



MUSIQUE

Les 29 voix de
Pauline Vaillancourt

Pendant tout un mois, la soprano Pauline Vaillancourt, seule en scène, chantera, a capella, les 29 personnages de *Ne blâmez jamais les Bédouins*, le célèbre texte de René-Daniel Dubois, transformé en opéra de chambre par le musicien Alain Thibault. Marie Laurier l'a rencontrée.
Page B-6

DANSE

Le Festival de la
nouvelle danse

Depuis sa création en 1985, le Festival international de la nouvelle danse a joué le rôle d'un formidable catalyseur. Il a fait connaître la production locale à travers le monde en plus de nous permettre d'accomplir, au niveau de la danse, un rattrapage culturel important.
Page B-7

ARTS VISUELS

Une étrange
mémoire

Jean-Pierre Raynaud est un autodidacte. Il fut horticulteur, avant de découvrir, au début des années 60, qu'il voulait être un artiste, après avoir ramassé quelques débris de notre société industrielle dans un dépotoir, les avoir peints et assemblés, pour savoir ce que cela allait donner.
Page B-8

CINÉMA

Un chef-d'oeuvre
des frères Coen

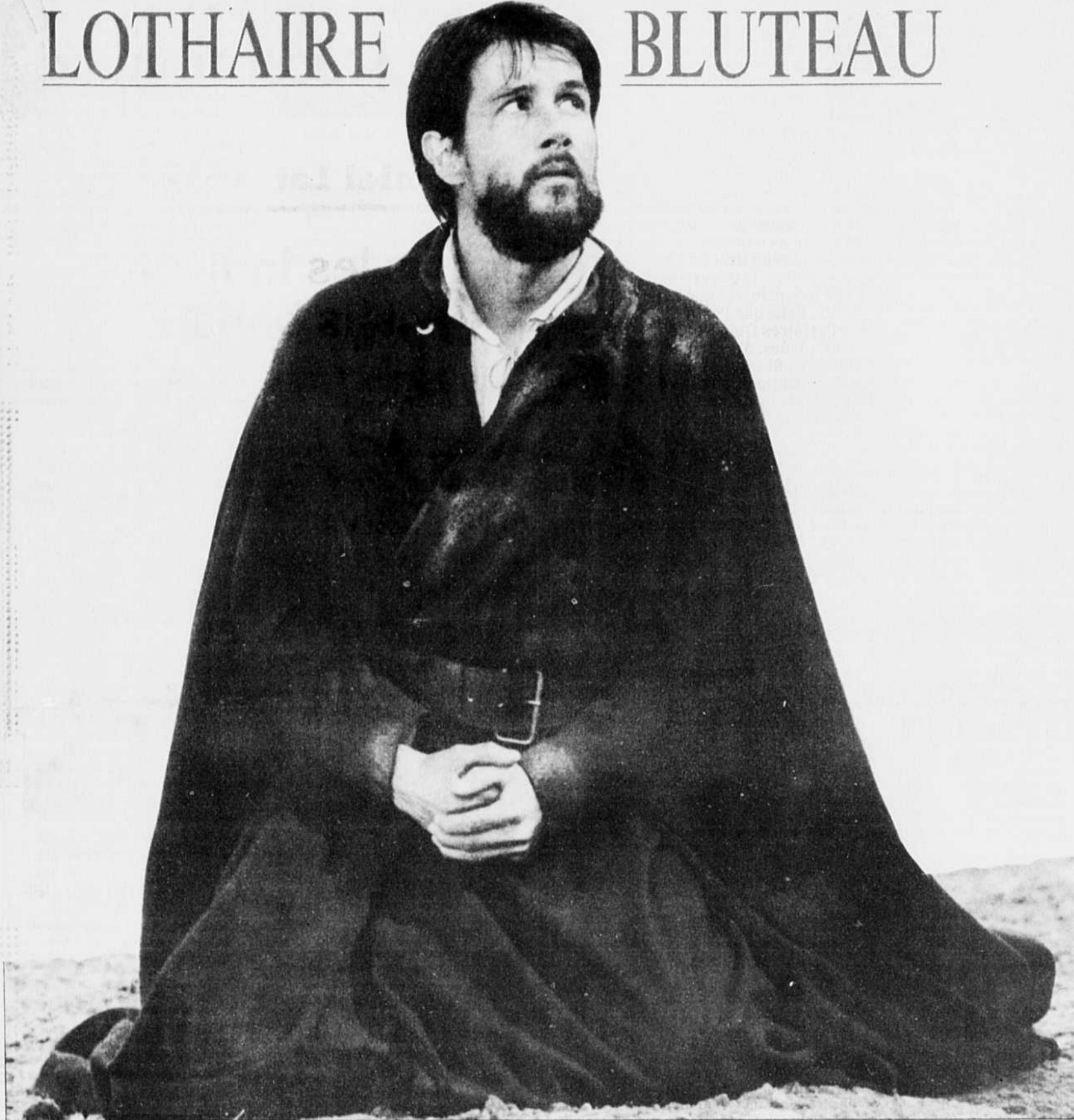
La réputation des frères Joel et Ethan Coen n'était plus à faire après *Blood Simple*, *Raising Arizona* et le récent *Miller's Crossing*. Mais *Barton Fink*, qui remportait le printemps dernier la palme d'or à Cannes, constitue leur chef-d'oeuvre (ci-contre John Turturro, la vedette du film).
Page B-3



LOTHAIRE

BLUTEAU

de
**Jésus
à
jésuite**



Lothaire Bluteau

PHOTO ALLIANCE VIVAFILM

Nathalie Petrowski

DANS SA SUITE du quatorzième étage, Lothaire Bluteau dominait le monde sinon la ville de Toronto. Installé depuis le matin au milieu d'un petit salon vide, il recevait les journalistes les uns à la suite des autres comme un prêtre au confessionnal ou un jésuite au temps de la colonie baptisant une bande de Hurons. Ne lui manquait que la soutane qu'il porte pendant deux heures dans *Robe noire* une coproduction canado-australienne réalisée par le très oscarisable Bruce Beresford, l'enfant chéri du cinéma australien. Lothaire Bluteau y joue le personnage du père Laforge, un jésuite aussi inconscient qu'idéaliste, installé en Nouvelle France pour y convertir tous les Indiens qu'il croise bien que ces derniers ne veulent rien savoir de son fameux paradis.

Lorsque Bruce Beresford commença ses auditions pour le père Laforge, il ne connaissait pas Lothaire Bluteau et ne l'avait même pas vu dans *Jésus de Montréal*. Le cinéaste était de passage à Londres et décida un soir d'aller au théâtre avec toute sa famille. On y jouait une pièce dont on disait beaucoup de bien. La pièce s'appelait *Being at home with Claude*. Deux heures plus tard, Bruce Beresford était dans la loge de Lothaire Bluteau avec une offre qu'il ne pouvait pas refuser.

« Ce que j'aime avec Bruce, de dire Lothaire, c'est que ce gars-là n'a pas peur de prendre des risques. Il aurait très bien pu prendre un nom connu, un nom qui remplit les salles. Cela aurait été à son avantage sans

compter qu'il y avait foule à la porte. Sauf qu'il avait une autre idée en tête et qu'il a décidé de suivre cette idée même si elle était risquée. »

Bruce Beresford n'était pas le seul à prendre des risques. Après lui et les producteurs qui acceptèrent d'engager Bluteau, restait le principal intéressé, à savoir un acteur de 34 ans, qui avait certes déjà tourné pour le cinéma mais jamais dans une superproduction de 14 millions dont le succès dépendrait largement de son talent ou de son habileté à ne pas perdre les pédales et à ne pas se faire broyer par la machine infernale de la co-production.

Bluteau maintient que le risque est le même, peu importe le budget, peu importe les enjeux. « D'un projet à l'autre, la pression est forte. Elle l'est davantage dans des films à petit budget où l'on n'a pas le temps de se préparer, ce qui n'était pas le cas avec *Black Robe*. J'ai pu répéter assez longtemps, j'ai surtout pu fréquenter Bruce pendant quatre mois et lui poser toutes sortes de questions comme pourquoi un australien venait-il tourner un film sur l'histoire du Québec et pourquoi les Québécois dans le film parlaient-ils anglais. »

Les réponses ne tardèrent à se faire entendre. Beresford qui a souvent tourné hors de son Australie natale et dans toutes sortes de conditions avant de remporter un Oscar pour *Driving Miss Daisy*, fit valoir la saine distance critique de l'étranger. Il fit aussi valoir l'importance de la langue de Shakespeare sur le marché international. Bluteau s'inclina sans protester. « Des fois quelqu'un qui arrive d'ailleurs pèse tout de
Voir page B-2 : Bluteau

RITA LAFONTAINE
de Manon à Albertine

Hervé Guay

L'ÉVÈNEMENT de la rentrée n'aurait sans doute pas été complet sans la participation de Rita Lafontaine à la *Trilogie des Brassard*, ces trois grandes pièces de Tremblay réunies pour l'inauguration du nouvel édifice du théâtre d'aujourd'hui. Avec André Brassard, collaborateur de toujours du dramaturge, Rita Lafontaine est sans conteste celle qui a été le plus souvent associée au théâtre de Michel Tremblay.

Or, comme le rappelle la comédienne, ça l'a desservi au début d'être la comédienne de Tremblay. « Il y a des gens qui nous jugeaient de haut. Mais maintenant qu'il est reconnu partout comme un grand auteur, les choses ont repris leur vraie

place. »

En fait, Rita Lafontaine s'avère la comédienne pour qui Tremblay a écrit le plus. D'abord Manon dans *À toi pour toujours*, *la Marie-Lou*, justement la pièce qu'elle reprend bientôt au Théâtre d'aujourd'hui, ensuite, peut-être et surtout, *Albertine*. D'ailleurs, Rita Lafontaine n'a que des bons mots pour l'auteur dramatique. « C'est un compagnon formidable, Tremblay ». Même chose à l'égard du metteur en scène André Brassard pour lequel elle est encore pleine d'admiration.

Elle se souvient encore comment il est entré en contact avec elle en 1964. Elle suivait des cours de théâtre avec Paul Hébert à l'époque et travaillait en tant que secrétaire à l'Université de Montréal. À la suite d'une annonce dans le journal des

étudiants, elle avait pris part à un spectacle que Paul Buissonneau avait monté là-bas avec des élèves et quelques membres du personnel. Une pièce de Ghelderode. Ils avaient à peine joué deux fois. En tout de vant une centaine de personnes. Et Brassard — qui avait 18 ans à l'époque — était de ceux-là.

« Je jouais une patronne de bordel. On m'avait bourrée. J'étais énorme. Et lui pensait que j'étais grosse comme ça. Comme il voulait une grosse pour jouer la Poncia dans *La maison de Bernarda Alba*, il a cherché à obtenir mon numéro de téléphone puis on s'est rencontré au coin de Saint-Denis et de Sherbrooke. Quand il l'a vue, il a éclaté de rire parce que Rita Lafontaine n'était pas la grosse qu'il pensait. Le Garcia Lorca est tombé à l'eau.

Mais Brassard, qui n'a jamais manqué de projets, l'a recontactée par la suite, avec l'incidence que l'on sait. Rita Lafontaine est vite devenue sa comédienne fétiche. Et vice versa. « Une rencontre décisive, au dire de cette dernière, je le trouvais tellement intelligent. Après, j'ai rencontré Tremblay. »

Toute la carrière de Rita Lafontaine serait dès lors sous le signe de ce tandem. « Faut dire que j'ai pas joué juste ça, avoue-t-elle, mais y a juste ça qui a été marquant. »

Aujourd'hui, la comédienne affirme ne pas avoir de regrets mais elle prend du recul vis-à-vis de son métier : « Quand ça fait 20 ans qu'on joue... Ah ! J'ai aimé ça. Mais j'ai juste l'impression que peut-être je suis passé à côté de moi. C'est à ça

Voir page B-2 : Lafontaine



Rita Lafontaine

PHOTO JACQUES GRENIER



**LA TRILOGIE
DES DRAGONS**

mise en scène
ROBERT LEPAGE

INTÉGRALE
Dernières représentations au Québec

Une production du Théâtre Repère
et du Festival de Théâtre des Amériques

6 SEPTEMBRE — 6 OCTOBRE

THÉÂTRE
PÉRISCOPE

2, RUE CREMAZIE EST
QUÉBEC
418.529.2183

EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245

Billetech

LE DEVOIR

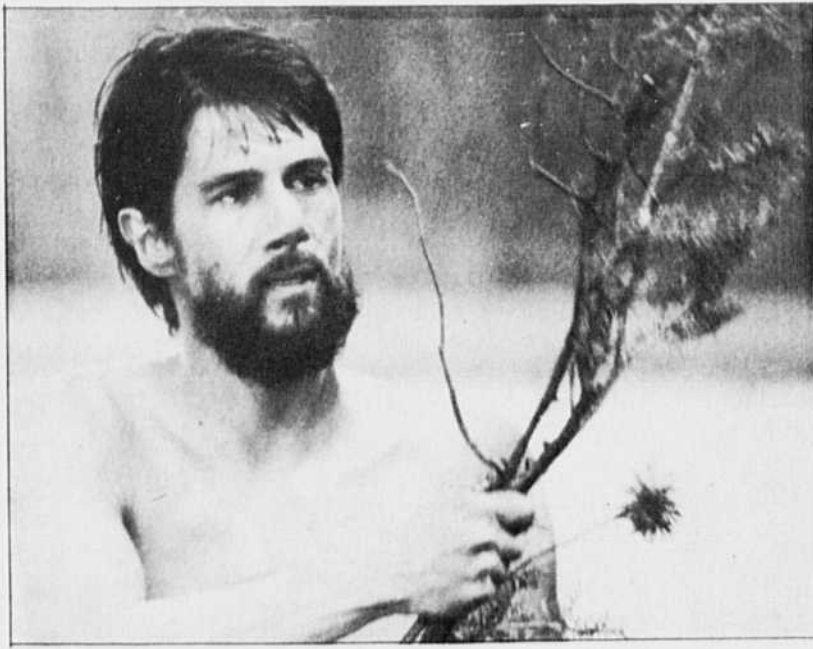
le cahier du Samedi

Bluteau

suite sur le bobo alors que toi ça fait des mois, des années, que tu cherches sans trouver. Sur le coup ça t'écoeure, en même temps t'es obligé de te rendre à l'évidence. Même chose pour la langue. L'anglais, c'est une convention et c'est de l'argent. Il n'y a pas de quoi en faire un plat sans compter que les autochtones du film ne parlent pas plus leur langue que nous dans la mesure où ils viennent de partout et qu'on a choisi de tous les faire parler le cri. Et puis le film est une oeuvre de fiction, pas un documentaire. Le metteur en scène a le droit de prendre les libertés qu'il veut.

À entendre Lothaire Bluteau raconter chaque étape du tournage au Saguenay, chaque tractation avec le directeur photo, le monteur et le preneur de son, à l'entendre dire « on même si on exclut la personne qui parle, on en vient à croire qu'il ne fut juste la star du film, mais l'assistant personnel du metteur en scène. » J'aime m'impliquer à tous les niveaux dans un tournage répond-il, j'essaie de comprendre autant la place de la caméra que l'axe de la lumière pour la bonne et simple raison que c'est moi et personne d'autre qui paie devant le kodak. Pour être à l'aise avec un personnage, il faut être à l'aise avec la technique sans quoi tu passes le tournage à ne pas vraiment savoir ce que tu fais. Moi je veux savoir ce que je fais à chaque seconde que je le fais.

Cette technique qui frise parfois la manie, est en quelque sorte la marque de commerce d'un acteur qui plutôt que de céder à la panique, plutôt que de s'en remettre au hasard, cherche à contrôler le produit depuis sa gestation dans la tête du metteur en scène jusqu'à son accouchement à l'écran. Pour se faire, Bluteau s'enferme dans les livres au point de de-



Lothaire Bluteau

venir un spécialiste sur le sujet qu'il étudie. De ses lectures, il n'émerge que périodiquement, le temps de téléphoner à une personne ressource, qui du médecin, du jésuite ou de l'historien, saura l'éclairer sur une question qui l'obsède. Avec les années, je me suis bâti un véritable réseau de personnes ressources qui m'aident à comprendre les univers dans lesquels je me promène. Deux fois sur trois, je consulte un médecin parce qu'il y a toujours un rapport avec le corps. Selon le climat, la géographie, l'époque, la culture, le corps se ne comporte pas de la même manière.

Si Lothaire Bluteau insiste pour consulter un médecin et semble y prendre un malin plaisir, c'est peut-être parce qu'il a longtemps hésité

entre la profession de médecin et celle d'acteur. Il entreprit même des études de médecine qu'il abandonna pour s'inscrire au Conservatoire d'art dramatique de Montréal avant d'être tour à tour assistant de Paul Buissonneau, puis de André Brassard. À l'époque, il voulait avant tout être un artiste. Il n'a pas changé d'allégeance depuis.

« L'art m'intéresse par dessus tout. À Los Angeles quand tu prononces ce mot-là, les gens grincent des dents. C'est presque un mot tabou. Moi je continue à croire à ce mot-là. Je sais que les gens pensent que je suis fou. Je sais que j'écoeure le peuple avec mes recherches à n'en plus finir et avec mes tics de documentariste, reste qu'on a le courage que l'enthousiasme nous donne. Si je

m'ennuie à jouer un personnage, c'est certain que les autres vont s'ennuyer en me voyant. C'est pourquoi je n'accepte que des rôles où j'apprends quelque chose, où j'ai l'impression de découvrir et d'avancer. »

On a envie de lui rétorquer que ces rôles-là doivent être rares puisqu'il a disparu de l'écran depuis *Jésus de Montréal*, un film qui date déjà de deux ans. L'acteur devance la question. « L'année dernière j'ai dû refuser une bonne douzaine de scénarios. Les histoires ne m'intéressaient pas ou alors je n'arrivais pas à rentrer dans le personnage. En revanche, j'ai travaillé sur quatre projets passionnants dont deux sont tombés à Noël. Quant aux deux autres, rien n'a encore été signé et tout pourrait très bien tomber. Cela ne m'empêche pas de travailler très fort même si ça ne paraît pas. Le gens pensent que je suis disparu de la carte. Ils ne savent pas à quel point tout cela prend du temps et de l'énergie, à quel point aussi j'aime ce que je fais. Être un acteur, c'est un passeport, ça ouvre toutes sortes d'univers, toutes sortes de portes, ça permet d'apprendre une foule de choses et de partager ces choses-là avec les autres. »

Le téléphone vient de sonner. Lothaire Bluteau répond avec son meilleur accent anglais qu'il descend. Il dit qu'il a appris l'anglais dans les rues de New York, cette ville où l'on peut marcher pendant des heures et revenir chez soi légèrement transformé. C'est ainsi qu'il doit aborder ses personnages, en marchant avec eux dans les rues de New York, en les laissant lentement lui monter à la tête et le changer. « Je cours beaucoup d'une ville à l'autre ces temps-ci, je le fais surtout pour préparer l'avenir ». L'avenir dure longtemps disait Jacques Parizeau. Pour Lothaire Bluteau, on a l'impression que l'avenir ne fait que commencer.

CINÉMA



Cary Lawrence et Matt Almond dans *Le temps retrouvé*.

Déception

The Dance Goes On

(Le Temps Retrouvé) Écrit et réalisé par Paul Almond, avec Matt Almond, James Keach, Louise Marleau, François Tassé, Geneviève Bujold, Cary Lawrence, Bryan Hennessey Images: Peter Benison Musique originale: Claude Léveillée, Canada, 1991. 102 minutes. Version originale au Palace; version française au Parisien.

Francine Laurendeau

LORSQUE sa mère (Geneviève Bujold) a quitté le Canada et du même coup son mari compositeur (James Keach) pour Los Angeles, elle a emmené son fils Rick. Quelques années plus tard, pour toucher un héritage, Rick (Matt Almond) se voit obligé de passer une semaine en Gaspésie avec un père qu'il connaît mal. Après quelques malentendus, l'expérience se révèle fructueuse. Rick découvre les vraies valeurs et une saine jeune fille. Son père se réconcilie avec son passé et, du même coup, retrouve son élan créateur.

Paul Almond avait signé, il y a une vingtaine d'années, trois films personnels et sans concession dans lesquels sa compagne, la comédienne Geneviève Bujold, tenait le rôle principal: *Isabel, The Act of the Heart* (avec Donald Sutherland) et *Journeys*. Depuis, Geneviève Bujold poursuit une carrière surtout américaine. Ce qui ne l'empêche pas de tourner ailleurs: nous avons vu *Noce de papier*, de Michel Brault; nous attendons *Rue du Bac*, de Gabriel Aghion. Et toujours vous de ses scènes incisives dans l'inquiétant *Dead Ringers*,

du réalisateur torontois David Cronenberg. Si on excepte *Final Assignment*, en 1980, conventionnel film de commande se déroulant à Moscou mais tourné à... Montréal, on peut parler de retrouvailles professionnelles entre Almond et Bujold. Avec cette fois leur fils, le jeune Matt Almond. Triple déception.

Première déception: Geneviève Bujold ne joue qu'un petit rôle en flash back (la mère du père de Rick) et apparaît fugacement en mère de Rick. Deuxième déception: les personnages conçus par Paul Almond sont tellement stéréotypés qu'ils perdent toute crédibilité, à commencer par le garçon plus américain que nature (money, money, money), et le père plus nostalgique que nature (ô le linge séché au vent de Gaspé, ô les portes de granges peintes à l'ocre rouge!).

Troisième déception: le déroulement prévisible de cette histoire pourtant sympathique (le retour au source de deux déracinés) et l'extrême simplification du mécanisme narratif. Un seul exemple: il suffit que le père de Rick fouille dans une vieille malade contenant des photos de famille pour que le compositeur qui ne composait plus se jette sur un piano, en proie à l'inspiration.

Mais je me dois de préciser que ma réaction négative a été exacerbée tout au long de la projection par un doublage français exécrable. Dans cette société homogène, se mêlent tous les niveaux de langue et tous les accents, accents réalistes et accents stylisés, c'est à faire dresser les cheveux sur la tête à qui a le moindrement d'oreille. Ça ne vous arrange pas un film.

Lafontaine

que je réfléchis en ce moment. J'ai passé ma vie à faire semblant. Mais qui est Rita Lafontaine? J'ai réussi à prendre ma place sur scène mais pas dans la vie. Maintenant, je souhaite plutôt rapatrier mes énergies pour qu'elles me servent à moi-même.

Cela vient peut-être de ce que Rita Lafontaine a joué souvent qu'autrement les ratées, les aliénées, les incapables de s'en sortir (rôles qui sont légion dans le théâtre de Tremblay). Cela se voit sur son visage quand elle en parle. L'inquiétude la parcourt. « J'apprécie d'avoir joué de beaux rôles mais je cherche encore la vérité de Rita Lafontaine. Je veux être plus heureuse que mes personnages. Et le faire semblant me dérange de plus en plus. »

Du reste, quand elle était jeune, Rita Lafontaine voulait devenir mé-

decin, pas actrice. À 14 ans, un psychologue lui raconte qu'elle a plutôt une personnalité pour devenir artiste. La voilà bouleversée et son monde s'écroule. Peu après, elle se retrouve malgré elle en train d'auditionner pour le rôle de l'Antigone d'Anouilh. « Je me souviens intensément du moment où je me suis assise devant le texte. C'est imprimé dans le temps. » Elle a essayé de le lire le mieux possible et c'est comme ça que ça a commencé. « Après ça, j'étais piquée. »

Aujourd'hui, Brassard parle de la méthode Lafontaine qui consiste en ce qu'elle dit à haute voix les motivations de ses personnages en même temps que le texte. Pourtant, quand on lui demande comme elle aborde Marie-Lou, elle hésite. « Comment dire?... C'est pas une grande nature. Surtout si on la regarde de l'extérieur, on est porté à la juger. Mais elle a ses raisons. »

Puis le mot vient naturellement: « Je trouve qu'elle fait pitié ». Il s'agit d'ailleurs de la voie que Rita Lafontaine veut suivre pour ne pas traduire la détresse de Marie-Lou en violence comme cela avait été le cas pour Albertine. « Je travaille plutôt le côté geignard ». Pour ce qui est de l'autre petit rôle qu'elle joue dans *Sainte-Carmen de la main*, Gloria, une chanteuse d'airs sud-américains déchue, il lui fait très peur même si le personnage ne passe qu'environ 10 minutes sur la scène.

Quant au Théâtre d'aujourd'hui, elle n'y avait pas mis les pieds depuis 1968. Encore une fois, sous la direction d'André Brassard. Elle est consciente de l'importance de l'événement, encore que ce soit de renouer avec Brassard et Tremblay qui compte le plus pour elle là-dedans. « Ça a été toute ma vie! »

Et de nouveau, la voilà à la case départ. Ceci même si elle ne tarit pas d'éloges sur ses partenaires. Sylvie Drapeau, en particulier, celle qui reprend le rôle de Manon. Mais aussi, Élise Guilbeault et Rémy Girard.

« J'aime pas ça en nommer juste quelques uns. »

Rita Lafontaine admet cependant que c'est troublant de travailler avec des acteurs d'une autre génération. « Mais ça relève des mêmes éléments de la vie que quand je prends mon petit-fils dans mes bras. C'est la suite, c'est la même chose. »

Cela l'amène à philosopher: « La vie, c'est le temps d'une pièce. On entre. Après ça, on sort pis c'est fini. On s'aperçoit bien de la vulnérabilité de Rita Lafontaine sur qui semblent tout de même avoir déteint plusieurs personnages qu'elle a interprétés. Ces prédestinées du malheur comme elle les appelle. Ce pourquoi, malgré plusieurs projets (*Cormoran*, un nouveau téléroman à Télé-Métropole, une pièce chez Ducept en avril), elle compte passer davantage de temps à la campagne pour s'adonner, entre autre, à l'écriture. « Je pense que toutes les vies sont des tragédies, des romans à tout le moins. On s'aperçoit avec le temps de tout ce que c'est. On est tous dans le même bain. »

LE DEVOIR OFFRE 45 PAIRES DE BILLETS POUR LE SPECTACLE DE LA COMPAGNIE Michèle Anne De Mey Festival International de Nouvelle Danse Au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts Dimanche le 29 septembre 1991, à 20h30

THEATRE

- CAFÉ DE LA PLACE: PDA, Montréal (842-2112) - Les Trompettes de la mort... ESPACE GO: 5066 Clark, Montréal (271-5381) - Inventaires... ESPACE LIBRE: 1945 rue Fulium, Montréal - Omnibus et Associés... MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal (598-5810) - Le Théâtre Populaire... THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI: 3888 St-Denis, Montréal (282-3900) - La trilogie des Brassard... THÉÂTRE CENTAUR: 453 St-François-Xavier, Montréal (288-3161) - A View from the Bridge... THÉÂTRE LA CHAPELLE: 3700 St-Dominique, Montréal (843-7738) - Pigeons International... THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE: PDA, Montréal (842-2112) - Ils étaient tous mes fils...

MUSIQUE

- THÉÂTRE DE MARIONNETTES LE BISCUIT: 221 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (845-7305) - Elphagantissimo... THÉÂTRE DE QUAT'SOUS: 100 est ave des Pins, Montréal (845-7277) - Lion dans les rues... THÉÂTRE DU RIDEAU VERT: 4664 St-Denis, Montréal (844-1793) - Lettres d'amour... LE TRITURIUM: coin Ontario et St-Denis, Montréal - Méchants Boris présente... GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC: Salle Octavie-Crémazie, Québec - Bousille et les justes... THÉÂTRE PÉRISCOPE: 2 est rue Crémazie, Québec (418-529-2183) - La trilogie des dragons... THÉÂTRE LA CHAPELLE: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) - Skeleton Releton Jazz Band... LE CLUB SODA: 5240 ave du Parc, Montréal (270-7848) - Richard Desjardins, Piew Noli et Praxis en spectacle...

MUSIQUE Populaire

Le dimanche 22 septembre 1991 de 11 h à 17 h portes ouvertes 11 concerts gratuits à la Place des Arts Renseignements: (514) 285-4253

JOIES de la musique SCOTT Place des Arts En collaboration avec LE DEVOIR

Classique

- CHAPELLE DES FF. MARISTES: 14 Bord-de-l'Eau, Ibergville - Récital d'orgue... COLLÈGE JEAN-EUDES: 3535 boul. Rosemont, Montréal - Violon d'ingue... EGLISE BISHOP STEWART MEMORIAL: Frelighsburg - Mozart 4 mains... EGLISE ST-JEAN-BAPTISTE: angle Rachel/Henri-Julien, Montréal - L'organiste Jacques Boucher... EGLISE DE ST-SAUVEUR: St-Sauveur (1-800-361-4595) - Soirée viennoise... ORATOIRE ST-JOSEPH: 4300 Queen Mary, Montréal (733-8211) - Les Petits Chanteurs du Mont-Royal... SALLE REDPATH: Univ. McGill, Montréal (487-5190) - Igor Kipnis... SALLE WILFRIE-PELLETIER: Place des Arts, Montréal (842-2112) - Dimanche Standard Life... THÉÂTRE MAISONNEUVE: Place des Arts, Montréal (842-2112) - Récital Jean-François Antoini...

VARIETÉS

- AUDITORIUM ÉCOLE SECONDAIRE DA NIEL-JOHNSON: 1200 boul. du Tricentenaire... BOZO BISTRO BAR: 6121 Morin, Val-Morin... CAFÉ CAMPUS: 3315 ch. Queen-Mary... CLUB SODA: 5240 ave du Parc, Montréal... IMAGES DU FUTUR 91: Vieux-Port de Montréal... LA LICORNE RESTAURANT-THÉÂTRE: 4559 Papineau, Montréal... MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm... THÉÂTRE DE LA VILLE: 180 est de Gentilly...

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL Série Concerts Vitraux Chef d'orchestre: BORIS BROTT CONCERT BROT COMPLET BRANDEBOURGEOIS "FEST AND FEAST" Le cycle complet des six Concertos Brandebourgeois LUNDI, 16 SEPTEMBRE, 19 h. Vin et goûter disponibles à l'entracte BILLET: \$25.00

CINÉMA

Un chef-d'oeuvre

Barton Fink
 Réal. Joel Coen. Scénario : Ethan Coen et Joel Coen. Avec John Turturro, John Goodman, Judy Davis, Michael Lerner, John Mahoney, Tony Shalhoub. Image : Roger Deakins. Musique : Carter Burwell. (États-Unis, 1991). En v.o. anglaise à l'Égyptien.

Odile Tremblay

RAREMENT palme d'or fut plus méritée que celle décernée par Cannes cette année à *Barton Fink* des frères Joel et Ethan Coen. Le film, un chef d'oeuvre technique, avec une caméra et une musique d'une virtuosité à couper le souffle, raffait de surcroît à Cannes (trio de lauriers, jamais vu) le prix du meilleur réalisateur et du meilleur acteur (John Turturro). La réputation des frères Coen n'était plus à faire après *Blood Simple*, *Raising Arizona*, et le récent *Miller's Crossing*. Mais *Barton Fink* est sans contredit leur chef-d'oeuvre et vient relever avec un éclat inespéré le bas niveau habituel des productions hollywoodiennes. *Barton Fink* était présenté en première canadienne au Festival of festivals de Toronto, après avoir échappé au FFM. Le voici enfin présenté à Montréal.

John Turturro dans le rôle titre resuscite une tradition presque oubliée de ces grands comiques américains,

dans la lignée de Buster Keaton, qui parviennent à dériver une salle par la force de leurs seules mimiques. Cette désopilante comédie est portée par les effets vertigineux de caméras, la qualité des éclairages tout autant que par le jeu exceptionnel de Turturro et des autres comédiens de la distribution (dont John Goodman n'est pas le moindre en psychopathe ventru).

Barton Fink, comme avant lui *Good Morning Babylon* des frères Taviani) raconte les premiers âges du cinéma hollywoodien. Mais cette fois l'histoire se déroule au cours des années 40. Barton est un scénariste new-yorkais qui connaît le succès avec une pièce célébrant les vertus de l'homme moyen. Si bien qu'un producteur d'Hollywood l'engage illico pour composer le scénario d'un film à succès.

Raconter *Barton Fink* paraît un exercice singulièrement réducteur, tant la forme prime ici sur le contenu et lui donne sa couleur et son outrance. Il se agit question du processus créateur avec syndrome aigu de la page blanche, de folie meurtrière et incendiaire, de délire paranoïaque. Le héros, personnage d'ahuri sympathique toujours dépassé par les circonstances (à la Maurizio Nichetti — mais en plus fin et plus drôle), histoire de ne pas se sentir trop coupé de ses sources d'inspira-

tion populaires, installe ses pénates au sinistre hôtel Earle. Il a pour voisin Charlie Meadows (John Goodman) un voyageur de commerce bavard et sociable qui incarne à ses yeux les vertus de l'homme moyen. Des relations de bon voisinage naîtront donc entre les deux hommes. Pour le plus grand malheur de Barton Fink. Car le bon gros Charlie n'est pas ce qu'il paraît et un monstre sanguinaire sommeille en lui.

Barton Fink basculera en cours de route de la comédie au film d'horreur, sans jamais, tour de force, cesser d'être hilarant. Il y aura une femme assassinée et une boîte à chapeau au contenu mystérieux et troublant. Il y aura un écrivain de renom transformé en Mister Hyde par la bouteille, il y aura surtout les monstres intérieurs de Barton Fink qui se concrétiseront à tout bout de champ, si bien qu'on ne saura plus très bien si les coquerelles sur les murs et les gouttes de sang au bout de dard d'un maringoin constituent des hallucinations ou des éléments du drame. Car la mort rôde au long des corridors de l'hôtel Earle, troublantes surfaces cirées à qui la caméra si mobile qu'on la croirait parfois portée sur le chariot d'une montagne russe, parvient à donner une âme comme à des personnages. Vivant donc, le décor est toujours au bord de l'explo-



John Turturro (à droite), c'est Barton Fink, en compagnie de John Goodman.

sion. Quant au ton du film, il est tellement absurde, que la folie devient la norme et que sur les talons du pauvre Barton Fink on embarque dans le voyage surréaliste de la création

dont nul ne sort indemne. Ais-je dit que la musique de Carter Burwell réussissait à épouser parfaitement l'intrigue et les images délirantes de ce merveilleux film ? *Barton Fink*

constitue la preuve, que la perfection, (sur le plan technique, du moins - car la fin s'avère un peu abrupte) est, contre toute attente, de ce monde.



Paulette Dupont et Michel Galabru dans *Le Jour des Rois*.

Humour vitriolique

Le Jour des Rois

Écrit et réalisé par Marie-Claude Treilhou, avec Danielle Darrieux, Paulette Dubost, Micheline Presle, Robert Lamoureux, Michel Galabru, Manuela Gourary. Images: Jean-Bernard Menoud et Pascale Granel. Son: Georges Prat et Emmanuel Hachette. Musique originale: Bruno Coulais. France, 1990. 96 minutes. Au Cinéplex-Centre-Ville.

Francine Laurendeau

CEUX qui ont été élevés selon la tradition catholique savent que le 6 janvier, le calendrier liturgique commémore l'Épiphanie, c'est-à-dire l'adoration de Jésus dans son étable par les Rois Mages chargés d'or, d'encens et de myrrhe. On a gardé de cette fête la tradition de la galette des Rois. Qui aura la fève ou le petit Jésus en plastique ? Qui sera roi, qui sera reine ?

Malgré le temps qui s'écoule, malgré leurs différences et leurs différends, quatre sœurs ne se sont jamais perdues de vue et, cette année encore, passeront ensemble le Jour des Rois. Suzanne (Paulette Dubost) et Germaine (Micheline Presle) ont décidé d'aller se recueillir au cime-

tière avant de déjeuner avec Armande (Danielle Darrieux) et son mari (Robert Lamoureux). On ira ensuite applaudir Marie-Louise (également interprétée par Micheline Presle) qui officie dans un spectacle pour gens du troisième âge.

Les bruits flatteurs qui l'ont précédé laissent présager un film tout en humour, en tendresse et en fraîcheur. Ciel ! Humour, je veux bien. Mais humour noir, humour vitriolique. Le mal de vieillir quand on a mené, quand on mène toujours une existence morne et sans envergure. Exactement le contraire de *Whatever Happened to Baby Jane*, de Robert Aldrich, tragédie grand-guignolesque sur la déchéance névrotique de deux monstres sacrés (Bette Davis et Joan Crawford).

Non, les protagonistes du *Jour des Rois* sont toujours alertes et sains d'esprit. Sauf que leurs problèmes sont à la mesure de leurs horizons : petits, mesquins, minables. Et dès la première séquence — une colère véhémente du mari de Suzanne (Michel Galabru) —, on sait que ce sera tout sauf tendre et frais. Car quoi de plus rance, de plus amer, que la vie commune d'un vieil homme et d'une vieille femme qui se détestent absolument sans avoir seulement le cou-

rage de se séparer ?

La qualité première de la réalisatrice-scénariste Marie-Claude Treilhou, c'est d'avoir su capter dans ses dialogues l'absurdité quotidienne, les discussions nées de rien, dont l'enjeu n'a aucune importance mais pour lesquelles on finit par s'enflammer jusqu'à n'en plus voir clair. La présence à l'éclipse du mari d'Armande, la plupart du temps plongé dans ses pensées ou dans son journal, mais se passionnant soudain quand il s'agit de parler de « ses » oiseaux ou du nouveau boulanger. Et les commentaires sur le restaurant chinois, cocassement bourrés de préjugés et de lieux communs sur les Orientaux.

Cela fait partie des quelques moments irrésistiblement drôles de ce film mi-figue, mi-raisin. La mise en scène est discrète, l'interprétation sans complaisance. J'aime bien Paulette Dubost, pitoyable et touchante, Danielle Darrieux, en possession éternelle de la vérité, et Robert Lamoureux, à la fois poliment et outrageusement absent. J'aime moins la composition de Micheline Presle en Germaine raide et guindée, réservant trop ostensiblement sa séduction pour Marie-Louise, son second personnage.

Brillant d'intelligence et d'invention

Chameleon Street

Réalisation et scénario : Wendell B. Harris, Jr. Avec Wendell B. Harris Jr., Angela Leslie, Amina Fakir, Paula McGee, Daven Kiley. Image : Daniel S. Noga. Musique : Peter Moore. (États-Unis, 1989). En v.o. anglaise. Au Rialto. 89 min.

Odile Tremblay

DEPUIS quelque temps, bouillonne la relève du cinéma noir américain. Les nouveaux venus au teint sombre nous servent de tout : du bon comme du mauvais. On a pourtant parfois tendance à les regrouper sous un même chapeau. Erreur ! Car ce cinéma n'a rien de monolithique mais s'alimente à toutes les écoles du septième art. *Chameleon Street*, un premier long métrage du jeune réalisateur Wendell B. Harris (qui remportait en 90 le premier prix au Festival de film Sundance) révèle pour sa part une plus grande parenté avec les oeuvres de Godard qu'avec celles de Spike Lee, et déborde du cadre habituel où l'on se plaît à ranger le « cinéma noir ».

Il y a quelque chose de vertigineux dans le traitement de cet intéressant film d'auteur. Wendell B. Harris jongle avec les symboles, les ruptures de rythme, de temps, s'amuse à revenir en arrière, joue du « clipping ». Rien de linéaire ici, mais un film étonnant, décoûsu, recousu qui brille d'intelligence et d'invention. En fond

sonore : la voix off de Harris racontant et commentant le destin de son héros. *Le Chameleon Street*... j'ai puisé son inspiration dans une histoire vraie, celle de William Douglas Street, fameux imposteur noir qui, au cours des années 80, berna la société new-yorkaise en endossant des professions diverses. On verra donc le héros (interprété par Wendell B. Harris lui-même), à l'origine simple ouvrier de Détroit, se déguiser tour à tour en reporter, en étudiant français gradué de Yale, en chirurgien réputé pour son tour de main (capable de réussir 23 opérations en consultant son manuel), en avocat spécialisé dans la défense des droits civils. Comme quoi, un brillant imposteur peut faire seul ses classes et berner tout le monde en deux coups de cuiller à pot. Stages en prison et en clinique psychiatrique sont le tribut payé par le charlatan de génie qui déclare user de son intuition pour découvrir les besoins de quelqu'un et devenir lui. Le thème et le traitement du film ne sont pas sans rappeler le multiforme Zelig de Woody Allen.

Le réalisateur aurait pu se limiter à l'anecdote, ou même n'explorer que l'aspect psychologique de son personnage. Il n'en est rien. *Chameleon Street* constitue une brillante et

colorée variation sur le thème de l'imposture. Les existences de Street défilent comme autant de réincarnations mises bout à bout. Mais le film de Harris puise quelque chose de mélancolique dans le destin même de son héros, qui, incapable de trouver sa propre identité dans une société américaine qui l'exclue, en est quitte à singer les valeurs blanches. Ce sont toujours des battants : avocats, chirurgiens, brillants étudiants que copie et mimétise l'homme caméléon. Quant à sa femme Gabrielle, elle caresse des rêves purement matérialistes et empruntés à la classe et la race dominante. C'est donc par l'absurde que Harris rejoint les préoccupations de la communauté noire.

Plus que le jeu (juste) des acteurs, le traitement du film séduit avec ses changements de ton, ses effets de surprise, son humour qui survole tout. Le film trouve une résonance allégorique dans une scène de mascarade où le héros se déguise en « la bête » du film de Cocteau, quand sa compagne joue « la belle ». Comme un kaléidoscope, *Chameleon Street* décompose une destinée pour mieux la cerner. Il en ressort un film scintillant qui réconcilie tous les genres sur un air « nouvelle vague » interprété avec souffle et habileté.

ALLEGRO films distribution

GERMAIN HOUDE RAYMOND BOUCHARD
 ANAÏS GOULET-ROBITAILLE

L'ASSASSIN JOUAIT DU TROMBONE

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ROGER CANTIN

AVEC MARC LABRÈCHE JULIE ST-PIERRE GILDOR ROY CLAUDE DESPAROIS
 NORMAND LÉVESQUE JEAN-PIERRE BERGERON ANDRÉ LACOSTE
 MARCEL LÉBOEUF PAULE BAILLARGEON FRANCE CASTEL ET RICHARD
 NIQUETTE DIRECTEUR ARTISTIQUE RICHARD TASSÉ DIRECTEUR DE PHOTOGRAPHIE RODNEY GIBBONS
 MUSIQUE MILAN KYMLICKA MONTAGE YVES LANGLOIS PRODUCTEUR EXECUTIF TOM BERRY
 PRODUCTEUR FRANCO BATTISTA ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ROGER CANTIN
 PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DE SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES INDUSTRIES CULTURELLES-QUÉBEC
 TÉLÉFILM CANADA ET LA COLLABORATION DE LA SOCIÉTÉ RADIO-CANADA

Le journal de Montréal cjms128 KMF 94 Les restaurants La Pizzaiolle

À L'AFFICHE À COMPTER DU 20 SEPTEMBRE!

UN FILM DE ALAN PARKER
LES COMMITMENTS
 version française de THE COMMITMENTS

BERRI LANGELIER
 ST-DENIS & STE-CATHERINE CARREFOUR LANGELIER 255-5551

2^e SEM. TERREBONNE BROSSARD
 1071, CHEMIN DU COTEAU 471-6644 MAIL CHAMPLAIN

"DÉLIRANT!"
 — Le public

DELICATESSEN

LE 27 SEPTEMBRE!

JACQUOT DE NANTES
 un film de AGNES VARDA

DESJARDINS 200 - 430 - 700 - 920
 COMPLEXE DESJARDINS Éc. le 18 sept. : 2:00 - 4:30 - 9:30

Cinéma Libre présente un film de **RICHARD BOUTET**

...On ne sait trop comment Richard Boutet est parvenu à inspirer une telle confiance à ses témoins, mais la plupart d'entre eux se confient avec naturel et une émotion qui prennent à la gorge.

Odile Tremblay, Le Devoir

chants et musique de: **Luc de Larochellière**

producteur: Guy Bergeron
 Les Productions Vent d'Est inc.
 productrice associée: Denis Girard
 L'Office national du film du Canada

2^e SEM. CENTRE-VILLE LE DEVOIR
 2001, RUE UNIVERSITY 1-10-3-10-5-10-7-10-9-10

Jean-François Lepetit présente
 JEAN-MARC BARR MARUSCHKA DETMERS

LE BRASIER

AU COEUR DE TOUTES LES PASSIONS

Un film de ERIC BARBIER

3^e SEM. DESJARDINS 2:15-5:05-7:20-9:40
 COMPLEXE DESJARDINS distribution prima film

FILMS VIDÉO

Yves d'Avignon

LA DISCRÈTE

Un film de Christian Vincent avec Fabrice Luchini, Judith Henry et Maurice Garrel. En français, le 18 septembre.

Un écrivain n'a encore rien rédigé d'autre qu'un journal intime. Et il vient d'essuyer un échec de cœur. C'est d'autant plus révélateur qu'Antoine est aussi dragueur à ses heures. Par l'entremise d'un copain nouvellement élu à la tête d'une maison d'édition et par une annonce placée dans une boulangerie, aussi simple que hasardeuse (jeune fille recherchée pour retaper un manuscrit), il s'éprend ou se laisse séduire par une jeune fille invitée à sa nouvelle séance d'écriture pour ensuite se venger et la domper.

L'HOMME QUI VOULAIT SAVOIR

Un film réalisé par George Sluizer. Avec Bernard-Pierre Donnadieu, Gene Bervoets et Johanna Ter-Steege. En français le 19 septembre.

Un couple de Hollandais roule vers la belle aventure. La dame est kidnappée par un professeur de chimie qui l'utilisera comme cobaye, lui réservant une angoisse plus terrible encore que la mort. Les années passent mais son ami continue de la rechercher et sera enfin contacté par le kidnappeur, qui lui expliquera les motifs de l'enlèvement. Sa volonté de savoir lui sera... D'un humour très noir; conclusion et intrigue enlevantes.

L'ÎLE DES PIRATES DISPARUS

Du réalisateur canadien Paul Donovan. Avec Chas Lawther, Sheila McCarthy, Maury Chaykin et Ian Bannen. Sortie en français le 18 septembre.

Le capitaine Waters relate à son petit-fils l'histoire d'une île où serait caché un des trésors du sympathique mais non moins légendaire capitaine Kidd. Sauf que lorsque l'enfant répète la légende à sa maîtresse, elle le croit d'abord fou mais s'aperçoit vite que le jeune est plutôt victime d'un aïeul alcoolique. Placé dans une maison d'accueil, le jeune prépare sa sauvetage avec le grand-père et se dirige tout droit vers l'adieu. Une comédie burlesque sans être vraiment une histoire de pirates.

H

Un film de Darrel Wasyk. Avec Martin Neufeld et Pascale Montpetit.

Sortie en anglais le 19 septembre.

Du jour au lendemain, Michèle et Snake, tentent de mettre fin à leur dépendance à l'héroïne. Enfermés dans leur appartement, ils deviennent bientôt otage l'un de l'autre. Plus leur coupure avec le monde du *cartoon* progresse, plus ils font ressortir leurs traits bien particuliers. Jusqu'à ce que Snake retrouve une vieille cachette dans l'appartement qui leur fera redécouvrir les incessantes hallucinations, les nombreuses fantaisies de l'imaginaire coloré. Une bande extrêmement provocante. A mérité l'an dernier le titre du meilleur film canadien au Festival of Festivals de Toronto.

BLUE TORNADO

Produit par Giovanni Di Clemente. Avec Dirk Benedict, Ted McGinley et Patsy Kensit.

Sortie en anglais le 19 septembre. Des pilotes de l'air sont attirés par une mystérieuse lumière venant de la montagne: un des pilotes perd le contrôle de son avion et disparaît comme par enchantement! Le chef de la bande est déterminé à trouver les raisons de cette étrangeté mais son enquête est vite mise au rancart par les autorités. D'autres avions disparaissent mystérieusement. L'enquête du leader, en compagnie d'une représentante de l'OTAN, étant stoppée, il tentera de découvrir seul les secrets de la montagne maudite...

ÉGALEMENT DISPONIBLES

Bernard et Bianca en Australie: film destiné aux enfants, un classique de Walt Disney. Tout comme *Mon petit âne*, *Un cadeau de Noël de Disney*, *Le Noël de Mickey* et *Un Noël prodigieux*. Sorties en français le 17 septembre.

Rythmes et passion: la danse des sens, sous le ciel de Rio, au son vibrant de la Lambada. Disponible le 19 septembre.

Hurlément V, La Renaissance: Ils sont 12, prisonniers d'un château perdu et l'un d'eux est un loup-garou. Vous imaginez la suite. Sortie le 17 septembre.

Rainbow Drive: On cherche à étouffer l'affaire des cinq meurtres sur Rainbow Drive. Mais le chef du bureau des homicides, même si on l'incite à abandonner l'enquête, refuse de s'arrêter. Thriller d'action avec Peter Weller avec musique de Tangerine Dream.

Never Forget: Quand les souvenirs de l'un sont le seul lien entre le meurtre de l'autre et la justice de tous. Avec Leonard Nimoy, Blythe Danner et Dabney Coleman. Le 18 septembre.

CINÉMA

Vous n'avez encore rien entendu !

Alain Charbonneau

L'Aube du sonore aux États-Unis

Présentée à la Cinémathèque québécoise jusqu'au 29 septembre. Pour connaître le programme et l'horaire détaillé, consultez la Revue de la Cinémathèque.

Alain Charbonneau

SI ON OUBLIE rarement que le cinéma a déjà été muet, on ignore souvent que le film sonore (à ne pas confondre tout à fait avec le « parlant », qui le suit de près cependant) est né de la rencontre peu fortunée d'un projecteur et d'un phonographe. Avant d'être reproduit par optique comme aujourd'hui, le son fut en effet pendant une brève période de l'histoire du cinéma gravé sur disques Vitaphone, lesquels étaient par la suite lus, synchronisés avec l'image projetée dans la salle. Chaque disque faisant 10 minutes, il en fallait 10 ou 12 pour accompagner un long métrage comme le célèbre *Chanteur de jazz*. C'était la folle époque où le projectionniste s'improvisait *disk jockey*.

Bien entendu, le Vitaphone, lancé en 1926 avec le *Don Juan* d'Alan Crosland, révolutionna la production cinématographique de l'époque, sans compter que l'alliage de l'image et du son excitait grandement l'appétit du public. Toutefois, pour des raisons aussi bien pratiques qu'économiques, le Vitaphone était condamné à mourir jeune. D'abord, les disques s'usaient rapidement après une vingtaine d'utilisations, il fallait s'en procurer des neufs. Les risques de bris ou d'altération étaient grands et du reste on n'arrivait pas à maîtriser parfaitement la synchronisation. Dès 1931, le son optique reléguait aux oubliettes le procédé commercialisé par la Warner.

Jusqu'au 29 septembre à la Cinémathèque québécoise, on pourra assister à la projection d'une dizaine de ces films sonores tournés entre 1926 et 1931, selon le procédé Vitaphone, dont plus de la moitié sont aussi parlants. Présentée en 1989 au Musée d'art moderne de New York, *L'Aube du sonore aux États-Unis* est le fruit d'un vaste travail de restauration mené par plusieurs cinémathèques



John Barrymore dans *Don Juan*, un film d'Alan Crosland, présenté à la Cinémathèque le 21 septembre à 21 h 35.

américaines au cours des dernières années. Une occasion unique, de dire Jean Hamel, le maître d'oeuvre de cette rétrospective, de revivre l'épopée de la sonorisation de l'image et de se familiariser avec une période déterminante de l'histoire du cinéma, dont les oeuvres, rarement projetées, sont souvent peu connues.

Au menu, l'incontournable *Chanteur de jazz* (1927) d'Alan Crosland, qu'on considère comme l'acte de naissance du parlant. L'histoire d'un jeune juif, passionné de jazz, qui sacrifie tout pour devenir chanteur. On pourra y voir et entendre Al Jolson, le visage barbouillé de cire à chaussures noire, interpréter *Mother I still have you* et lancer la fameuse boutade *Attendez un peu, vous n'avez encore rien entendu*.

On doit au même Crosland le tout

premier long métrage accompagné de partitions musicales et de bruitages synchronisés. Réalisé en 1926, *Don Juan* offre l'exemple parfait du film conçu muet où la musique donne l'impression d'avoir été greffée sur l'image: on comprend qu'à peine né, le sonore obligea la génération du muet, acteurs et réalisateurs, à adapter jeu et mise en scène à l'introduction massive de dialogues et de musique et, inversement, à mieux intégrer ces derniers à l'action. À voir pour le regard magnétique de John Barrymore, qui tient sous le charme la troublante ingénue Mary Astor.

L'un des problèmes techniques que rencontrèrent les premiers cinéastes de films sonores, c'était... le bruit de la caméra. Pour les scènes d'intérieur, il fallait isoler celle-ci dans une cabine insonorisée, ce qui en limitait grandement les mouvements (certains prétendent que le langage de l'image paya cher l'arrivée du son). Pour son premier long métrage sonore, Howard Hawks éluda la difficulté, en émaillant son film de scènes aériennes dans lesquelles les moteurs d'avion entraient la caméra, celle-ci gagnant alors en liberté de mouvement. *The Dawn Patrol* (1930) réunit Richard Barthelmess et Douglas Fairbank fils, un duo de héros cornéliens tourmentés, comme souvent chez Hawks, par un sens aigu du devoir et

l'écoute aveugle du sentiment.

Mais, s'il y a un film de cette prestigieuse série à ne manquer sous aucun prétexte, c'est sans doute *Little Caesar* (1931). Figurant parmi les grands classiques du genre, ce film de gangster, réalisé à l'époque de la prohibition, raconte l'ascension et la chute d'un mafioso mégalomane, qui se taïlle un empire au sein de la pègre en éliminant ses rivaux, avant de lui-même succomber. Edward G. Robinson, plus connu que Bugsy avec sa voix nasillarde et son visage reluisant de porcelaine, incarne magistralement Rico Bandello dit *Little Caesar*, crapule païenne dans un monde pas très catholique. Outre ses qualités propres, le film de Mervyn LeRoy constitue une date importante dans la brève histoire du Vitaphone, puisque c'est lui qui en sonne le glas: on en avait trop bavé avec l'enregistrement sur disques des voix, de la musique et du vacarme presque continu des mitraillettes crachant le feu ou des freins qui craient, pour ne pas opter définitivement pour le son optique, d'une technologie beaucoup plus prometteuse.

The Divine Lady (1929) de Frank Lloyd, qui s'est mérité à l'époque l'Academy Award du meilleur réalisateur et *Under a Texas Moon* (1930) de Michael Curtis, le premier western sonore tourné en technicolor, complètent cette rétrospective, unique et précieuse.

FAMOUS PLAYERS

INFO-FILM 866-0111 11h00 à 22h00

A VOIR ABSOLUMENT
VRAIMENT, MON COUP DE CŒUR!
NANNI MORETTI, NELLA BIANCHI
Le Porteur de Serviette.
UN FILM DE DANIELE LUZZETTI
Le PARISIEN 12 45-3 00-5 10-7 15-9 30

Un regard d'ami sur un président exceptionnel
POURQUOI HAVEL?
Un film de VOJTECH JASNY MILOS FORMAN
Produit par ROCK DEMERS
Le PARISIEN 12 40-3 00-5 05-7 10-9 20
POURQUOI HAVEL V.9 518 2 45-7 15

UNE ÉPOQUE FORMIDABLE...
RICHARD BOHRINGER • VICTORIA ABRIL • GERARD JUGNOT
Le PARISIEN 12 40-3 00-5 05-7 10-9 20
Cinéma PINE 12 40-3 00-5 05-7 10-9 20

«... impertinent, railleur, innovateur, une comédie romantique tout à fait délicieuse.»
— BILL BROWNSTEIN, THE GAZETTE
«Audacieux et original... David Duchovny est non seulement un comédien talentueux, c'est une nouvelle étoile brillante.»
— MICHAEL MEDVED, SNEAK PREVIEWS
Julia a deux Amants
Maintenant à l'affiche!
Le PARISIEN 12 45-3 00-5 15-7 20-9 30 en v.o.a. au Loews

QUAND L'AFFRONTEMENT LIBÈRE LES ÉMOTIONS PASSÉES...
OPTIMA présente
MATT ALMOND LOUISE MARLEAU JAMES KEACH
LE TEMPS RETROUVÉ
un film écrit, produit et réalisé par PAUL ALMOND
avec la participation de GENEVIÈVE BUJOLD
musique de CLAUDE LÉVEILLÉE
Maintenant à l'affiche!
Le PARISIEN 12 20-2 30-4 50-7 00-9 25 en anglais au Palace

PRIX DU PUBLIC, MEILLEUR FILM CANADIEN
MEILLEURE CONTRIBUTION ARTISTIQUE
FESTIVAL DES FILMS DU MONDE '91
PATRICIA TULASNE MATTHIAS HABICH
dans **LA DEMOISELLE SAUVAGE**
un film de LÉA POOL
produit par DENISE ROBERT
en coproduction avec Limbo Films (Suisse) et l'Office national du film du Canada
Directeur de la photographie: Georges Ouhau • Directeur artistique: Vianney Gauthier • Montage: Alain Belhumeur • Musique: Jean Corribeau • Producteur délégué: Daniel Louis • Scénario: Léa Pool, Laurent Gagliardi, Michel Langlois
DESJARDINS 2330 BOUL. LE CARREFOUR
CITE 107316

Si vous aviez un enfant qui souffre d'insuffisance rénale, vous comprendriez pourquoi La Fondation du rein vous incite fortement à signer une carte de don d'organes.
LA FONDATION CANADIENNE DU REIN
Parce que la vie ça n'attend pas!

Jazz et tabac

Serge Truffaut

LE TABAC et le jazz, allez savoir pourquoi, sont liés depuis ce jour où le premier a glissé ses volutes « bleutées » dans le saxo du deuxième. Qu'elle soit brune ou blonde, fine ou grosse, petite ou longue, qu'elle soit blanche ou américaine, noire ou turque, la cigarette, cette soustraction du déficit se conjuguant avec Coleman Hawkins et autres Dewey Redman, vient de se lancer dans la production.

De toutes les marques, les plus mondialement connus, ce qui ne signifie pas nécessairement qu'elles soient les plus consommées, sont sans aucun doute la Marlboro et la Gitane. Cette brune et cette blonde, c'est très sérieux, doivent leur notoriété à l'immuabilité du design respectif des paquets dans lesquels elles sont enfermées, ainsi qu'à la permanence des campagnes de publicité vantant leur hypothétique plaisir.

Tout cela pour vous dire qu'aujourd'hui la Gitane est dans le jazz jusqu'au cou pour, on l'imagine, asséoir sa présence dans les poumons. Cette marque, ou plus précisément son design, donc ce qui la distingue des concurrentes, s'est imprimée depuis peu sur toute une série de compacts que distribue Polygram.

Il faut vous signaler, cela n'est pas innocent, en quoi Gitane est à l'origine de cette série qui séduira aussi bien l'amateur le plus intrinsèque que l'amateur le plus transi. Il y a quelques mois de cela, Polygram-France et Gitane ont conclu une entente dans le but de fabriquer des compacts qui seraient distribués dans le vaste réseau de bars-tabac qui couvrent le pays de gros pastis et de la petite Gitane.

À la faveur de cette entente, ils ont choisi un catalogue. Et pas n'importe lequel des catalogues. Ils ont choisi Verve, cette étiquette qui est au jazz ce que le Littré est aux dictionnaires, soit la marque de prestige fondée par un certain Norman Granz à la fin des années 40. Et aujourd'hui...

Et aujourd'hui, on nous propose une série de neuf numéros ou compacts baptisée Jazz Round Midnight. Certains sont consacrés à un artiste. Certains sont consacrés à un instrument. Certains sont consacrés à un aspect ou contexte particulier. Bref, cette série tombe à point nommé. Elle permettra au curieux qui souhaite savoir de quoi est fait cet étrange animal qu'on appelle jazz de trouver réponse à toutes ses questions, comme elle ravira l'amateur maniaque en lui proposant un condensé de bien des beaux moments qui ont ponctué l'histoire de ce genre musical.

À tout seigneur, tout honneur, allons-y avec Louis, Armstrong bien entendu. De ce grand artiste, on sait, ou l'on devrait savoir, que les plus belles aventures qu'il ait jamais signées en tant que trompettiste, en tant qu'instrumentiste, portent l'empreinte de l'étiquette Columbia aujourd'hui Sony. C'est entre 1926 et 1933, lorsque le roi Louis était davantage musicien que chanteur, qu'il enregistra les solos les plus vivifiants

ELLA FITZGERALD



LOUIS ARMSTRONG



et somptueux de sa carrière.

C'est après, bien après, que Armstrong grava les plus beaux chapitres de sa carrière de chanteur. Et pour quelle marque? Verve. La compilation qui nous est actuellement présentée, comprend quelques-uns de ces standards aujourd'hui célèbres parce que Louis justement les avait célébrés avec le soutien du pianiste Oscar Peterson, du guitariste Herb Ellis, du contrebassiste Ray Brown et du batteur Louis Bellson. Lorsqu'il n'est pas en compagnie de la troupe Oscar, il est en compagnie de Russ Garcia.

Pour ce menu, tous ces gentlemen ont cuisiné les pièces *Let's Do It (Let's Fall In Love)*, *Sweet Lorraine*, *That Old Feeling*, *East Of The Sun (And West Of The Moon)*, *Body And Soul*, *Makin' Whoopee*, *Blues In The Night (My Mama Done Told Me)*, *Tin Roof Blues*, *Nobody Knows The Trouble I've Seen*, *Stormy Weather*, *I'll Never Be The Same*, *We'll Be Together Again*, et... *I Gotta Right To Sing The Blues*. Et comment qu'il a le droit de chanter le blues! Après écoute d'une telle compilation, on est prêt à lui allouer tous les droits.

Ella Fitzgerald, Chet Baker et Erroll Garner sont les trois autres artistes ayant eu les honneurs de la compilation. De Ella Fitzgerald, on a retenu des morceaux gravés entre 1956 et 1961. De Chet Baker, des pièces enregistrées entre 1955 et 1965. De Erroll Garner, des compositions interprétées entre 1945 et 1957.

De Ella, il faut retenir *September Song* avec le pianiste Paul Smith comme seul soutien. De Chet, on gardera le souvenir de sa voix sur ce *The Touch Of Your Lips* qu'il a conlu en moins de trois minutes. Et de Erroll, on écouterait, on réécouterait... *Misty*.

Les autres productions, soit celle concernant le saxophone, le piano, le chant et le « live » sont du même acabit. Elles régaleront l'assistance sans l'obliger à se taper une « clopinette ».

DISQUES

Dire Straits appelle Elvis ... Elvis, es-tu là?

Dire Straits
On Every Street
Vertigo (Polygram)

Sylvain Cormier

ILS SONT partis! Vous avez vu le clip de *Calling Elvis*, la première chanson tirée d'*On Every Street*, le sixième album de Dire Straits, la suite inspirée du monumental *Brothers In Arms* de 1985? Ab-solument jouissant. On y montre une jeune femme vaquant à diverses tâches domestiques dans son appartement et, de l'autre côté de son écran de télévision, les images des plus mémorables des *Thunderbirds* (nos *Sentinelles de l'air*), la série britannique d'aventures des années 60 dont les héros étaient des marionnettes.

C'est ainsi que l'on revoit — en ce qui me concerne, non sans émotion — la piscine de la majestueuse villa du clan Tracy s'ouvrir pour permettre le décollage du Numéro 1 et les cocotiers s'écartent pour livrer passage au gigantesque Numéro 2, entre des séquences où Mark Knopfler et ses comparses, eux-mêmes transformés en marionnettes, appellent Elvis sous les regards de la belle Pénélope et de Brains, le savant aux immenses lunettes, qui manie un projecteur de poursuite. À la fin, le Numéro 4 (rappelez-vous, le véhicule amphibie que transportait le Numéro 2) fait surface dans la baignoire de la dame et le Numéro 1 s'écrase dans son salon. La chanson se termine et le père Tracy apparaît, annonçant au micro: « Elvis has left the building! »

« Elvis has left the building! » C'est ce que l'on disait aux fans après les concerts du King pour tuer dans l'oeuf les espoirs de rappel.



Mark Knopfler, guitariste de Dire Straits.

« Did he leave the building? », demande Mark Knopfler dans *Calling Elvis*. Elvis, qu'il faut entendre au sens large, c'est-à-dire en tant que symbole du rock'n'roll, est-il vraiment mort? Dire Straits appelle Elvis... Dire Straits appelle Elvis... Elvis, es-tu là? En désespoir de cause, Knopfler lance le nouvel opus de Dire Straits comme une bouteille à la mer. Si, comme tout le monde l'affirme, Elvis est encore de ce monde et qu'il hante le Burger King, qu'il revienne nous indiquer la voie à suivre comme il l'avait fait en 1956 car le rock s'affole et s'épuise à courir dans toutes les directions comme une poule sans tête. « Well tell him I was calling just to wish him well. » Knopfler veut du bien au rock.

C'est précisément pour en retrouver l'essence, pour s'immerger des musiques dont la fusion a déclenché l'aventure du rock, que Knopfler a passé le plus clair des dernières années à travailler ses gammes en compagnie des Notting Hillbillies (*Missing... Presumed Having A Good Time*, paru en mars 1990), son groupe parallèle de country blues, et

du grand Chet Atkins (le temps d'un album de duos, *Neck And Neck*, en novembre 1990), le père de la guitare country, en plus de soutenir les blues d'Eric Clapton en tournée. Une fois ses ablutions complétées, tout naturellement, il est revenu au bercail, les oreilles et les doigts barbouillés de country et de blues, et il a reformé Dire Straits pour tenter avec eux une nouvelle fusion.

La vieille garde de Dire Straits, John Illsley (basse), Alan Clarke (piano) et Guy Fletcher (claviers), a répondu à l'appel du capitaine Mark, mais le batteur Terry Williams, associé depuis des années à Dave Edmunds, a préféré ne pas reprendre du service. Plutôt que de le remplacer, les Straits se sont offerts des mercenaires de luxe, dont l'extraordinaire Manu Katché (Peter Gabriel) pour l'album, et l'efficace Chris Whitten (Paul McCartney) pour les quelque 300 spectacles de la tournée mondiale qui débutait ces jours derniers à Dublin, et qui mènera

Dire Straits au Forum avant le printemps. Des Hillbillies, Knopfler a réquisitionné l'as de la *pedal steel guitar* Paul Franklin, et l'on a réintégré le saxo Chris White, déjà présent lors de la tournée *Brothers In Arms*. Pour jouer sûr, on a même confié à George Martin (le producteur des Beatles, est-il besoin de le rappeler) la direction des cordes.

Devant de telles intentions et de tels moyens, on s'incline. Le résultat, presque trop couru d'avance, est du niveau souhaité, de sorte qu'*On Every Street* devrait distiller le nombre attendu de classiques knopflériens. Outre *Calling Elvis*, *The Bug*, qui s'agit dans les parages des *Walk Of Life* et autres *Twisting By The Pool*, ainsi que *Heavy Fuel*, pour son riff à la *Money For Nothing*, ponctuèrent assurément la prochaine année radiophonique.

Mais, l'intérêt de l'album est ailleurs, dans ce que Knopfler a approfondi pendant l'hiatus de six ans, dans l'orgue et la guitare qui enveloppent *Fade To Black* et qui replacent le blues sur la voie tracée par le *Messiah Will Come Again* de Roy Buchanan, dans les *How Long, You And Your Friend, Iron Hand, Ticket To Heaven* et *When It Comes To You* aux colorations country blues qui repeignent le rock d'après sa palette d'origine.

Tel que prévu, la qualité sonore de l'album établit de nouveaux standards d'excellence, ce qui devrait réjouir les marchands de systèmes de son de la planète, qui pourront enfin remplacer *Brothers In Arms* par une nouvelle mesure-étalon. Elvis, où qu'il soit, entendra l'appel en toute clarté.

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT

“CONCERT DÉCOUVERTE”

Solistes:

Angela Song
piano

Wony Song
piano

Judy Kang
violin

LUNDI, 23 SEPTEMBRE, 20h.

Schubert: Ouverture "Rosamunde"
Mozart: Concerto pour piano no 21
Paganini: Concerto pour violon no 1
Saint-Saëns: Carnaval des Animaux

Billets en vente à la Place des Arts: \$18 — \$25

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Redevance de 1\$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10\$.

Réervations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service.

PRO MUSICA présente

COREY CEROVSEK
violoniste

“Une musicalité certaine et une virtuosité affolante. Un nom à retenir”
(Le Monde, Paris)

KATJA CEROVSEK
pianiste

TARTINI - STRAUSS - YSAYE
SIBELIUS - BEETHOVEN

Lundi, 16 septembre 1991, 20h
17\$, 13\$, étudiants 8\$ (TPS en sus)

NOUVEAU - Causerie pré-concert gratuite par le musicologue Michel Duchesneau au Café de la Place à 18h30. On peut se procurer un casse-croûte sur place.

Information: Pro Musica, 845-0532 **Hoechst**

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Réervations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service.

Redevance de 1\$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10\$.

SAISON 91-92

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT

Charles Dutoit

ABONNEZ-VOUS!
Voici pourquoi...

Cecilia Bartoli
3 et 4 octobre **A**

Yo-Yo Ma
15 et 16 octobre **B**

Evgeny Kissin
21 octobre **C**

Mariss Jansons
21 novembre **D**

Jesus Lopez-Cobos
26 et 27 novembre **B**

André Previn
2 et 3 décembre **F**

Catherine Robbin
5 décembre **E**

Sarah Chang
10 et 11 décembre **F**

Erich Leinsdorf
28 et 29 janvier **C**

Louis Lortie
11 et 12 février **C H**

Hélène Grimaud
22 mars **G**

Claus Peter Flor
28 et 29 avril **B**

NOS SÉRIES

- A LES CONCERTS BANQUE ROYALE**
« Baroque et Classicisme »
4 concerts de 36\$ à 104\$
- B LES GRANDS CONCERTS**
Série A - 12 concerts de 90\$ à 405\$
Série B - 6 concerts de 51\$ à 228\$
Série C - 6 concerts de 51\$ à 228\$
- C LES CONCERTS GALA**
Série I - 8 concerts de 60\$ à 270\$
Série II - 4 concerts - 2 récitals de 55\$ à 225\$
Série III - 5 concerts - 1 récital de 55\$ à 225\$
Série IV - 4 concerts de 36\$ à 161\$
Série V - 4 concerts de 36\$ à 161\$
- D RÉCITALS ESSO**
3 récitals - 1 concert de 39\$ à 137\$
- E BICENTENAIRE MOZART**
À la Basilique Notre-Dame
Requiem - 10\$, 20\$ et 35\$
Le Messie - 9\$, 18\$ et 32\$
- F LES CONCERTS AIR CANADA**
6 concerts de 51\$ à 217\$
- G LES DIMANCHES STANDARD LIFE**
6 concerts pour toute la famille,
le dimanche à 14h30, de 48\$ à 109\$
(Enfants de 15 ans et moins: réduction de 50%)
- H LES MATINS SYMPHONIQUES METRO**
6 concerts, le matin à 10h30, pour 81\$
Café et muffins offerts avant chaque concert

et plus encore! **842-9951**

le cahier du **Samedi**



La soprano Pauline Vaillancourt et le metteur en scène Joseph Saint-Gelais. PHOTO JACQUES GRENIER

Pauline Vaillancourt, 29 personnages a capella

Chants Libre présente *Ne blamez jamais les Bédouins* à la Licorne

Marie Laurier

LA SOPRANO Pauline Vaillancourt a un trac « gros comme la maison ». Pendant tout un mois, elle sera seule sur la scène de la Licorne à chanter a cappella *Ne blamez jamais les Bédouins*, le célèbre texte du dramaturge et interprète René-Daniel Dubois transformé en un opéra de chambre par le musicien Alain Thibault.

Mais Joseph Saint-Gelais ne partage pas les craintes de la chanteuse, lui qui connaît par cœur la pièce de Dubois pour en avoir été le metteur en scène, un travail qu'il reprend cette fois dans une formule différente et inédite. Fondateur en 1985 de la compagnie lyrique de création « Chants libres » avec Pauline Vaillancourt et l'auteur René-Daniel Dubois, musicien et comédien de formation, Saint-Gelais se dit convaincu que l'originalité de cette production des Bédouins est garante de son succès, et cela tant au plan vocal, scénique et dramatique.

Le triumvirat de Chants Libres s'est donné comme mandat de créer des oeuvres lyriques contemporaines, de recréer des oeuvres du répertoire international rarement jouées et de favoriser des échanges entre des créateurs d'ici et d'ailleurs. *Ne blamez jamais les Bédouins* en

monodrame musical ressort de cette vocation qui inaugure officiellement le travail de la compagnie. L'équipe aura mis le temps voulu, soit cinq ans, avant de rassembler toutes les conditions requises pour mener à bien cette première prestation, soit la quête des subventions, le choix du répertoire et d'un lieu favorable, bref tout ce qu'il faut à un jeune organisme culturel de détermination pour faire la preuve de son professionnalisme », précise Saint-Gelais.

Il semble bien que ce temps soit venu pour Chants libres de se manifester devant le public. Et déjà après les Bédouins qui incidemment sera à l'affiche dès jeudi prochain, le 19 septembre jusqu'au 19 octobre à La Licorne, le prochain spectacle est en bonne voie de réalisation. Il s'agit d'une commande au compositeur français Claude Baliff pour l'opéra *Il suffit d'un peu d'air* selon un livret de René-Daniel Dubois et qui sera créé en février 1992. De plus, en 1993 on prévoit créer *La Princesse blanche*, un texte de Rilke adapté par René-Daniel Dubois sur une musique de Bruce Mather.

Mais pour l'instant, toute l'énergie de la jeune troupe est concentrée autour des répétitions des Bédouins que Pauline Vaillancourt maîtrise déjà fort bien sous le regard attentif du metteur en scène et de la petite équipe technique. Rappelons que

cette pièce a d'abord été justement créée à La Licorne au printemps 1984 et elle fut acclamée au moins une cinquantaine de fois à Montréal, à Liège et à Limoges.

L'histoire se situe au milieu du Grand désert d'Australie où un monstre hideux mais myope (Flip) s'approche d'une jeune cantatrice italienne, Michaela, attachée à une voie ferrée, au pied d'une haute falaise. Sur une corniche, un jeune Teuton (Weulf) observe la scène, désespéré. De chaque extrémité de la voie ferrée, parviennent des communications radio que s'échangent les équipes s'affairant autour de deux trains militaires (Père Noël et Staline) qui vont foncer l'un vers l'autre. Père Noël devient fou et son escorte d'hélicoptères refusant de le stopper, comme l'ordonne leur quartier général (Lutin Vert) qui a été informé de la présence de Flip et de Michaela sur la voie, décide de l'escorter en grande pompe vers la victoire...

Réservez pour l'instant la fin de cette rocambolesque histoire qui constitue à n'en pas douter un défi de taille pour le musicien qui l'a mise en musique et surtout pour la chanteuse qui interprète à elle seule les quelque 29 personnages de la distribution et, de surcroît, chante a cappella.

« C'est tout un tour de force pour Pauline Vaillancourt », remarque Saint-Gelais, mais ceux qui l'ont vue

et entendue dans *Rivage à l'abandon* et dans *Peau, chair et os* de Carbone savent de quoi elle est capable. »

Originaire de la région du Saguenay, Pauline Vaillancourt se donne ce répit dans sa carrière fort bien engagée en Europe pour participer à cette production de Chants Libres. « C'est un choix délibéré, nous dit-elle en entrevue. Après dix ans de travail en Europe, notamment en France et à Londres, me voilà à un tournant de vie et ne peux que me réjouir de travailler au Québec. Mais j'ai un trac gros comme la maison, un climat que je n'ai jamais réussi à maîtriser. »

À l'aise dans tous les styles lyriques particulièrement le contemporain, on retrouve Pauline Vaillancourt aussi bien à la scène qu'à l'opéra, à la radio comme à la télévision. Elle a créé des oeuvres de plusieurs compositeurs québécois et canadiens dont Serge Garant, Gilles Tremblay et Claude Vivier. Elle a été invitée à deux reprises par Pierre Boulez de l'Ensemble Inter-Contemporain qu'il a fondé et qu'il dirigeait jusqu'à tout récemment, a travaillé avec le regretté metteur en scène Antoine Vitez au Théâtre de Chaillot à Paris et avec Pierre Audi, directeur artistique de l'Opéra d'Amsterdam et du London Almeida Festival. Ses interprétations ont été diffusées sur les ondes de Radio-France et de la BBC de Londres et bien sûr, de la Société Radio-Canada.

Alain Thibault est né à Québec en 1956 et sa musique a été présentée au Canada et à l'étranger, notamment à la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ), ainsi qu'à Toronto, Vancouver, en France et au Japon. Il vient d'enregistrer son premier disque compact sous l'étiquette Empreintes digitales. Il a remporté de nombreux prix de compositeur et est un des membres fondateurs de la Communauté électroacoustique canadienne (CEC).

Originaire de Chicoutimi, professeur et historien de formation, René Tremblay se consacre au théâtre et à l'écriture depuis près d'une dizaine d'années. On lui doit un essai sur l'alchimie *Du sexe et des anges* (Éditions Louise Courteau), *René Lévesque par lui-même* (Éditions Guérin) et plus récemment ce livret d'opéra *Il suffit d'un peu d'air* à la demande du compositeur Claude Baliff.

Joseph Saint-Gelais possède plusieurs cordes à son arc, ayant fait des études en théâtre, en musique et en art dramatique. Il a signé de nombreuses mises en scène pour diverses troupes de théâtre. Et en fondant *Chants libres* il a le sentiment de combler un vide dans la création lyrique au Québec, « la seule compagnie du genre », affirme-t-il avec fierté.

LES GRANDES SÉRÉNADES

OSMI
Les dimanches
STANDARD
LIFE 14h 30

le 15 septembre

RICHARD HOENICH, chef
DOMINIQUE LABELLE, soprano

MOZART : *Une Kleine Nachtmusik*, K 525
BRITTEN : *Les Illuminations*
MORAWETZ : *Passacaglia*
HAYDN : *Symphonie no 104 en ré majeur, «Londres»*

Les enfants de 15 ans et moins accompagnés d'un parent bénéficieront d'une réduction de 50% sur le prix des billets.

Billets : 20, 22\$, 15, 43\$, 3, 04\$ (taxes incluses)

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Réervations téléphoniques / Cartes de crédit acceptées
OSM : (514) 842-9951 / Place des Arts : (514) 842-2112
Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 10\$

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

ANTONIOLI

ANTONIOLI EN RÉCITAL LE 15 SEPTEMBRE À 16 H Une présentation de la Société de la Place des Arts et de Célébration CH-91, en collaboration avec Oerlikon Aerospace. AU PROGRAMME : Sonate en la mineur K. 310 de MOZART. Trois Préludes op. 45 de JEAN-FERRIN et l'exécution intégrale des *Années de pèlerinage* (2^e année : Italie) de LISZT. Jean-François Antonioli est sans doute l'un des musiciens les plus doués de sa génération. Sa technique est parfaite. Sa vision musicale est celle d'un artiste authentique. L'EXPRESS, Neuchâtel. «Un pianiste qui démontre un tel raffinement et une telle intelligence n'a certes pas fini d'étonner et de faire parler de lui.» LE DEVOIR.

Prix des billets : 12 \$ 18 \$ 20 \$ 25 \$

SULZER CANADA INC. Lombard Odier CIBA-GEIGY

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Réervations téléphoniques : 514 842 2112 Frais de service.

Redevance de 1 \$ (+T.P.S.) sur tout billet de plus de 10 \$.

Festival International de Nouvelle danse

du 25 septembre au 6 octobre 1991

Montréal

GERHARD BÖHNER Allemagne
Figure majeure de la chorégraphie allemande, Gerhard Böhner propose deux solos remarquables de rigueur et de raffinement.

Im (Goldenen) Schnitt - Version 3 UQAM - Marie-Gérin-Lajoie 28 sept. 21h

Im (Goldenen) Schnitt - Material Agora de la Danse 30 sept. 20h30

JOSE BESPROSVANY Belgique
La Grande Fugue de Beethoven est à la source d'Evento, un duo d'hommes à la précision implacable où deux corps jumeaux se cherchent, se trouvent à l'équilibre. Un coup de cœur en perspective. Agora de la Danse 27-28 sept. 19h

COMPAGNIE MICHELE ANNE DE MEY Belgique
Étoile montante de la nouvelle danse belge, Michèle Anne De Mey présente *Sinfonia Ernoica*, grande fête généreuse autour du thème de la séduction. Une danse coup de fouet tout à fait réjouissante. Place des Arts - Théâtre Maisonneuve 29 sept. 20h30

ANNE TERESA DE KEERSMAEKER (ROSAS) Belgique
Figure de proue incontestée de la nouvelle danse en Belgique, grande personnalité de la danse européenne. De Keersmaeker donne le coup d'envoi du Festival avec *Achterland*, œuvre éblouissante et raffinée où se côtoient musique et danse, véritable explosion de couleurs et de vie. Au programme également, *Stella*, qui vous transporte sur sa verve théâtrale, son énergie brute et son intensité. *Achterland* Place des Arts - Théâtre Maisonneuve 25-26 sept. 20h30
Stella UQAM - Marie-Gérin-Lajoie 30 sept. 21h

JAN FABRE Belgique
L'enfant terrible flamand, c'est lui qui a introduit dans nos danseurs le goût de la nouveauté, une maîtrise de la ligne, une maîtrise de la couleur, une maîtrise de la forme. *Stella* Place des Arts - Théâtre Maisonneuve 30 sept. 20h30

WIM VANDEKEYBUS (ULTIMA VEZ) Belgique
Chorégraphe de l'urgence, habité par une rage de vivre, Wim Vandekybus pousse le geste dans ses derniers retranchements. Soyez la première nord-américaine de toujours les mêmes mensonges, une décharge d'adrénaline qui vous prendra aux tripes. Place des Arts - Théâtre Maisonneuve 30 sept. 20h30

EDOUARD LOCK (LA LA LA HUMAN STEPS) Canada
Un des clubs du Festival. Le retour tant attendu d'Édouard Lock et de ses danseurs avec la première nord-américaine de Destroy. Une danse menée à train d'enfer, entre concert et ballet, cinéma et performance, avec l'incomparable Louise Lecavalier, fervente, inattendue, galvanisante... Place des Arts - Salle Wilfrid-Pelletier 27-28 sept. 30h30

LOUISE BEDARD Canada
Interprète parmi les plus remarquables de la relève montréalaise. Louise Bedard est également chorégraphe. Ses œuvres, notamment *Les Méandres*, sont des mandolines, un qui a fait connaître les danseuses mondiales. Agora de la Danse 4 oct. 19h

SERGE BENNATHAN / KAREN JAMIESON Canada
La Beauté du Diable de Serge Bennathan, nouveau directeur artistique de la compagnie torontoise Dancemakers, est un tour de force d'une très grande charge émotionnelle. Au même programme, Karen Jamieson présente *The Man Within*, un pas de deux aux images violentes et dérangeantes. UQAM - Alfred-Laliberté 5 oct. 19h

CAROLE BERGERON (LA GRANDE MURÈNE DE CHINE) Canada
Chorégraphe montante de la jeune danse montréalaise, Carole Bergeron interprète brillamment *How Are you Mrs. Brown?* Une danse tragi-comique, inventive et éloquent. UQAM - Alfred-Laliberté 26 sept. 19h

DANIELE DESNOYERS «LE CARRÉ DES LOMBES» Canada
«Une chorégraphie qui se joue dans le silence, dans une atmosphère de mystère, de magie, de magie...» (Montréal) UQAM - Alfred-Laliberté 28 sept. 19h

SYLVAIN EMARD Canada
«Sylvain Emard ne fait rien comme les autres. Il invente une gestuelle complexe, une danse presque ritualisée qui vous fait malgré vous traverser de l'autre côté du miroir. Magique.» (Montréal) Agora de la Danse 26 sept. 19h

PAUL-ANDRÉ FORTIN Canada
En première mondiale, Fortin invite à la danse, à la poésie, à la philosophie, à la gravité, à la légèreté en scène Claude Poissant et à la visionnelle Betty Goodwin. Agora de la Danse 26-27-28-29-30 sept., 2-3 oct. 17h

DANIEL LÉVELLÉ Canada
En première mondiale, Lévellé présente *L'Exil ou la mort*, pièce pour dix-neuf danseurs; un constat sur l'état amoureux actuel, porteur d'illusions et de déchirement, avec, au cœur, une bonne dose d'humour. Agora de la Danse 2-3 oct. 19h

LOLA MACLAUGHLIN / DULCINEE LANGFELDER Canada
Un double programme particulièrement alléchant : Lola MacLaughlin, une chorégraphe montante de Vancouver, et de Montréal, Dulcinee Langfelder qui nous revient avec, en avant première, un extrait de sa dernière création, *Hockey, OK?* UQAM - Alfred-Laliberté 1^{er} oct. 19h

ANGELS MARGARIT Espagne
Un événement inusité à ne pas manquer : un solo conçu pour une chambre d'hôtel, dansé pour seulement dix spectateurs à la fois. *Hôtel Ramada Renaissance du Parc* 26-27-28 sept., 1^{er}-2-3 oct. 13h
Billets en vente sur place.

ELIZABETH STREB RINGSIDE États-Unis
Elizabeth Streb glorifie le mouvement. Assistez à un combat quasi athlétique où les danseurs prennent l'espace d'assaut en une explosion d'énergie. Ce monde périlleux vous laissera absorbé. UQAM - Alfred-Laliberté 3-4 oct. 19h

JEAN-CLAUDE GALLOTTA (GROUPE EMILE DUBOIS) France
«Les Mystères de Subal», dernière création de Jean-Claude Gallotta, est une explosion de couleurs entre fête rituelle et fête foraine dans une contrée fortement marquée par l'esprit tzigane. Gallotta renoue avec la magie. Bon voyage. *Le Monde de la musique* (Paris) Place des Arts - Théâtre Maisonneuve 1^{er}-2 oct. 20h30

JOSEF NADJ (THÉÂTRE JEL) France
«Josef Nadj évoque un moment de bonheur complet, une fuite hors du temps, en un monde inconnu peuplé de créatures étranges au comportement cocasse.» *Figures* (Paris) UQAM - Marie-Gérin-Lajoie 26-27 sept. 21h

SABURO TESHIGAWARA (COMPAGNIE KARAS) Japon
Laureats du Prix du public au dernier FIND, Teshigawara et sa compagnie Karas reviennent en force avec *Dah-dah-skodah-dah*. Un univers onirique envoûtant. UQAM - Marie-Gérin-Lajoie 3-5 oct. 21h

INFO-DANSE (514) 525-1500

BILLETTERIE CENTRALE : AGORA DE LA DANSE
840, rue Cherrier, Métro Sherbrooke, autobus 24
En vente au réseau Admission ainsi qu'aux guichets de la Place des Arts pour les spectacles présentés dans cette salle

ADMISSION
Commandes téléphoniques avec cartes de crédit par Admission (514) 522-1245 (plus frais additionnels) et 1-800-361-4595 (extérieur de Montréal)
FORFAITS en vente à l'Agora de la Danse

Communications Canada
Conseil des Arts de Canada
Office des touristes
The Canada Council
Touring Office
Gouvernement du Québec
Ministère des Affaires culturelles
CONSEIL DES ARTS
VILLE DE MONTRÉAL
Commission d'initiative et de développement culturels
CIDCEC
Hydro-Québec
BANQUE NATIONALE
RENAISSANCE
LE DEVOIR
Tangente

Le baromètre de la danse

Le Festival international de la nouvelle danse sera désormais présenté annuellement

Mathieu Albert

DEPUIS sa création en 1985, le Festival international de nouvelle danse (FIND), qui prend place cet automne du 25 septembre au 6 octobre, a joué le rôle d'un formidable catalyseur. C'est grâce à lui si la danse qui se crée à Montréal obtient désormais une visibilité qui dépasse le cercle restreint des initiés; c'est également grâce à lui si le public, autant celui des spécialistes que des néophytes, a pu découvrir l'incroyable foisonnement des tendances qui forment le défilé chorégraphique à l'échelle internationale.

Au-delà des réjouissances ponctuelles, au-delà des engouements éphémères qui surgissent à la faveur du triomphe de l'une ou l'autre des compagnies, le festival, par la rigueur et le sérieux de sa programmation, a contribué au fil des années à rompre l'isolement géographique et culturel des chorégraphes québécois, et à faire connaître leurs travaux auprès des journalistes et des producteurs étrangers. On ne le dira jamais suffisamment, c'est lui qui a permis à la production locale d'obtenir un écho qui dépasse les frontières du pays, et de faire en sorte qu'à Paris autant qu'à New York nous puissions discuter désormais des plus récentes productions signées par Jean-Pierre Perreault, Édouard Lock ou Ginette Laurin. Et inversement, à Montréal, c'est à lui, et à lui seul, que nous devons la connaissance qui est la nôtre aujourd'hui de la diversité des courants qui naissent à travers le globe, et de quelques-unes des figures les plus illustres qui en déterminent les multiples évolutions actuelles.

En 1985, alors que le public européen s'émouvait depuis longtemps des visions tourmentées et colossales mises en scène par la madone de Wuppertal, Pina Bausch, le festival, enfin, la faisait bifurquer en direction de Montréal pour que nous puissions humer, à notre tour (avec la pièce *Kontakhof*), les effluves acres libérées par les allégories de son travail. La même année, dans le but de corriger une carence impardonnable de notre culture, le festival invitait le chorégraphe américain Merce Cunningham, dont la dernière visite à Montréal, aussi lointaine que mythique, remontait à 1963.

Deux ans plus tard, massés tels des fidèles au pied de la scène du Théâtre Maisonneuve, nous découvririons avec stupéfaction l'imaginaire incandescent du chorégraphe français Jean-Claude Gallotta qui présentait une pièce du nom de *Mammame*. Ceux qui étaient présents le soir de la première, le 22 septembre 1987, en conservent un souvenir inoubliable. Jamais une soirée de danse à Montréal n'aura soudé un public aussi fortement dans son admiration devant un chef-d'œuvre. Dans la salle, un silence d'outre-tombe; sur la scène, un peuple de neuf danseurs retournés à l'enfance: grivois, candides, tragiques, pétulants, tapageurs. Un événement que l'on ne cite en référence que pour faire comparaison avec les rendez-vous des grands soirs.

En 1989, retour de Gallotta avec *Docteur Labus*, une oeuvre qui nous permettait d'apprécier un aspect plus corrosif de son vocabulaire, ainsi que la poésie subtile qui est la sienne lorsqu'il délaisse les récits en forme de saga pour s'intéresser à l'art plus intime du pas de deux. Kazuo Ohno, pour sa part (l'initiateur du buto avec Tatsumi Hijikata au cours des années 60), dont l'extraordinaire longévité de la carrière n'avait pourtant jamais fait croquer Montréal, nous a enfin rendu visite (avec *La Argentina*), et corrigé ainsi une autre déficience de notre culture.

Avec quatre éditions à son actif (incluant celle de cette année), le festival nous a permis d'accomplir un rattrapage culturel suffisamment important pour nous permettre de dire, en matière de danse, que nous avons cessé d'être en marge de l'histoire, et que le tic tac de nos horloges est désormais synchronisé sur celui des autres grandes villes occidentales et asiatiques. Mais néanmoins, malgré tous les bilans positifs que



nous pouvons tirer du FIND, ce serait faire preuve de naïveté que de lire dans le chemin que nous avons parcouru depuis six ans l'aboutissement ultime et impeccable de notre démarche. Car s'il est vrai que la danse, ici, figure désormais au rang des arts majeurs, s'il est vrai également que la création montréalaise s'insère dans les réseaux d'influence internationaux, il n'en demeure pas moins que nous sommes toujours réduits au carême en matière de spectacles étrangers, aussitôt que les 12 jours du festival sont complétés. Exception faite de la Société de gestion des arts de Montréal (SOGAM) et de la Place des arts qui, de façon très sporadique, risquent le nom d'une compagnie étrangère de nouvelle danse à l'intérieur de leur programmation, Montréal est un fameux « no man's land » au plan des spectacles en provenance d'autres frontières. Personne ne vient ici, et personne ne les y invite faute de moyens adéquats pour en absorber les coûts. Lors du festival; le désert.

Consciente de la situation, Chantal

Pontbriand, la directrice du FIND, a décidé d'accélérer le rythme de son festival, et de faire de celui-ci un événement annuel à compter de l'an prochain. Pour 1992, la présence du Ballet de Francfort dirigé par William Forsythe (un génie de la trempe de Gallotta) est déjà confirmée, ainsi que celle du magnifique Ballet Cullberg de Stockholm, une compagnie que nous avons vue en 1985 au Théâtre Maisonneuve. La pièce qui sera présentée (offerte aux Montréalais en véritable cadeau) est intitulée *Flykt*, une oeuvre que Jean-Pierre Perreault a créée là-bas, et dont la première a eu lieu le 10 janvier dernier à l'occasion de l'ouverture de la Maison de la danse à Stockholm. Nous verrons également dans un second programme une chorégraphie de Mats Ek, le directeur de la compagnie.

Par ailleurs, Chantal Pontbriand annonce que l'édition 1992 focalisera son attention sur la chorégraphie montréalaise et réunira des créations signées par quelques-uns des meilleurs chorégraphes d'ici. Pour

1993, un cycle Pina Bausch est attendu.

Dans l'intervalle, le Festival international de nouvelle danse compte également agir à titre de producteur, et alimenter en compagnies étrangères le calendrier de la saison régulière.

« Après quatre festivals, dit-elle, le public s'est considérablement développé (25 000 spectateurs sont attendus cette année pour les seules représentations en salle comparativement à 13 000 en 1985); je crois donc qu'il est possible pour nous de produire des spectacles durant l'année sans que ce soit nécessairement une opération susceptible de mettre en péril notre équilibre financier. Il était important tout d'abord de gagner un public élargi à la nouvelle danse, et de lui faire prendre conscience de l'importance des Gallotta, Pina Bausch, Susanne Linke, et Lock, pour la culture contemporaine. Il était aussi important de favoriser le rayonnement et l'essor des compagnies montréalaises et de les placer dans un contexte de visibilité in-



PHOTOS H. SORGELOOS ET LOUISE LEMIEUX

À gauche, *Stella*, de la compagnie Rosas. Ci-haut, le chorégraphe Jean-Claude Gallotta.

ternationale. Je pense que nous avons atteint une partie des objectifs que nous nous étions fixés. Nous pouvons maintenant nous pencher de façon plus attentive sur d'autres projets.»

Y a-t-il danger de création d'un monopole? Oui, dans la mesure où aucun autre producteur ne s'intéresse à la diffusion de spectacle de nouvelle danse à Montréal, et non, dans l'éventualité inverse: « Mais en ce qui me concerne, dit-elle, je ne cherche nullement à constituer un monopole en utilisant les leviers du festival (pourrait-elle dire le contraire?), et je verrais très bien une autre maison que la nôtre (la SOGAM ou la PDA) produire des compagnies que nous aurions fait venir une première fois à Montréal.»

Mais quoi qu'il en soit, c'est au public que revient le dernier mot. Peu importe l'adresse de la maison qui fera bifurquer ici des spectacles étrangers; si ceux-ci relèvent d'un choix éclairé, et si la promotion sait unir l'intelligence à l'originalité, il n'y a aucune raison de croire que l'avenure tourne nécessairement à la déconvenue. Le succès du festival en représente, pour l'heure, la meilleure des preuves.

Si on jette un coup d'oeil sur la programmation du festival, qui est excellente cette année, nous pouvons faire quelques suggestions afin d'o-

rienter ceux pour qui la danse reste encore un mystère insondable.

Tout d'abord, en ce qui concerne les valeurs sûres, on trouve le Groupe Emile Dubois (France) dirigé par Jean-Claude Gallotta qui présente *Les Mystères de Subal* au Théâtre Maisonneuve les 1er et 2 octobre; la compagnie Rosas (Belgique) dirigée par Anne Teresa de Keersmaecker qui présente deux pièces: *Achterland* au Théâtre Maisonneuve les 26 et 27 septembre, et *Stella* à la salle Marie-Gérin-Lajoie de l'UQAM le 30; le groupe Ultima Vez (Belgique) piloté par Wim Vandekeybus qui joue au Théâtre Maisonneuve avec *Toujours les mêmes mensonges* le 6 octobre; la compagnie Karas (Japon) dirigée par Saburo Teshigawara qui présente *Dah-dah-sko-dah-dah* à la salle Marie-Gérin-Lajoie les 3 et 5 octobre; et La La Human Steps dont nous verrons la dernière création d'Édouard Lock, *C'est Destroy* à la salle Wilfrid-Pelletier les 27 et 28 septembre.

Du côté des découvertes (des compagnies que nous ne connaissons pas mais qui sont précédées par une excellente réputation), il y a le groupe dirigé par Michèle-Anne de Mey (Belgique) qui présente *Sinfonia Froica* au Théâtre Maisonneuve le 29 septembre; le chorégraphe Gerhard Bohner (Allemagne) qui présente une oeuvre en deux volumes, *Im (Goldenen) Schmitt Tre et 3e partie*, à la salle Marie-Gérin-Lajoie les 28 et 30 septembre; et la compagnie Jel (France) dirigée par Josef Nadj que nous verrons dans *Sept péaux de rhinocéros* à la salle Marie-Gérin-Lajoie les 26 et 27 septembre.

En ce qui concerne les oeuvres plus intimes, dont la sélection par le festival permet tous les espoirs, il y a Danièle Desnoyers (Québec) qui reprend deux pièces récentes, *Mirador-Miclos* et *Les Bois dormants*, au Studio-théâtre Alfred-Laliberté le 28 septembre; Sylvain Emard (Québec) qui présente une création intitulée *Retour d'exil* à l'Agora de la danse le 29 septembre; Louise Bédard (Québec) qui propose deux oeuvres, *Braise blanche* et *Les métamorphoses clandestines*, à l'Agora le 4 octobre; et Paul-André Fortier dont nous verrons une nouvelle pièce intitulée *La Tentation de la transparence* dans des décors de Betty Goodwin, à l'Agora du 26 septembre au 3 octobre.

Oh. Combien. Et pour toujours. Eurydice Ni terrible ni simple. La flèche et le cœur

Oh. Combien. Et pour toujours.

d'après «Le Conte de l'étoile» de René-Daniel Dubois
musique Alain Lalonde
mise en scène Suzanne Lantagne
avec Lise Daoust, Suzanne Lantagne
et Le Gam 87
en coproduction avec Musique en mouvement

Eurydice

opéra Bernard Bonnier
mise en scène Jan Ruts
avec Francine Alepin, Denise Boulanger,
Gérald Gagnon, Silvy Grenier,
Jacques Le Blanc, Jacques Ménard,
Sylvie Moreau et Rosa Zacharie
en coproduction avec Plurimus

3 au 14 septembre

mardi au samedi 20h / dimanche 15h



OMNIBUS & ASSOCIÉS

QUATRE JEUX DE MUSIQUE-THÉÂTRE

EN VENTE CHEZ

ADMISSION (514) 522-1245

FORFAIT 2 SOIRÉES

NI terrible ni simple
musique Yves Daoust, Jean Lesage,
Couperin, J.S. Bach, Frescobaldi...
mise en scène Jean Asselin
avec Catherine Perrin
en coproduction avec Catherine Perrin

La flèche et le cœur
adaptation musicale Silvy Grenier
mise en scène Jean Asselin
avec Francine Alepin, Silvy Grenier
et Jacques Le Blanc

17 au 29 septembre

mardi au samedi 20h / dimanche 15h

ESPACE LIBRE

1945, Fullum, Montréal

521-4191



Les Arts du Maurier Ltée présentent

Une pièce de Tilly
Une adaptation de Michel Tremblay
Une mise en scène de Marie Laberge

Les Trompettes de la mort

Avec Micheline Lanctôt, Louise Latraverse
et Sylvain Massé

Décor de Guy Neveu • Éclairages de Luc Prairie
Costumes de Daniel Fortin • Trame sonore de Richard Soly
Un production du Théâtre du Café de la Place

Du 6 septembre au 19 octobre 1991 à 20h

Nouveau cette année : samedi 16h30 et 21h

Théâtre du Café de la Place (514) 842-2112
Place des Arts

JEFF HYSLOP est LE PHANTOM



The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER

mis en scène par HAROLD PRINCE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal

SEULEMENT TROIS MOIS!
DU 12 NOVEMBRE 1991
AU 20 FÉVRIER 1992

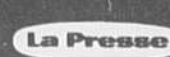
Avant-premières : 12 et 13 novembre
Gala d'ouverture : jeudi 14 novembre 1991 au profit de la Fondation de Diabète Juvenile.

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM
(514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie)
Groupes (20 personnes minimum) téléphonez au : (514) 874-9153 au Québec (416) 925-7466 en dehors du Québec

Réservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express, composez le (514) 790-2222

Version Originale!



jest
ni films théâtraux



C'EST GESTE POUR RIRE!

Comédie corporelle
Jeu d'ensemble époustouflant
Le rire à son meilleur

23 AU 28 SEPTEMBRE 91
20h30
L'AGORA DE LA DANSE
840 Cherrier est (métro Sherbrooke)
Rés.: 525-1500

ARTS VISUELS

Jean-Pierre Raynaud, une étrange mémoire

Jean-Pierre Raynaud

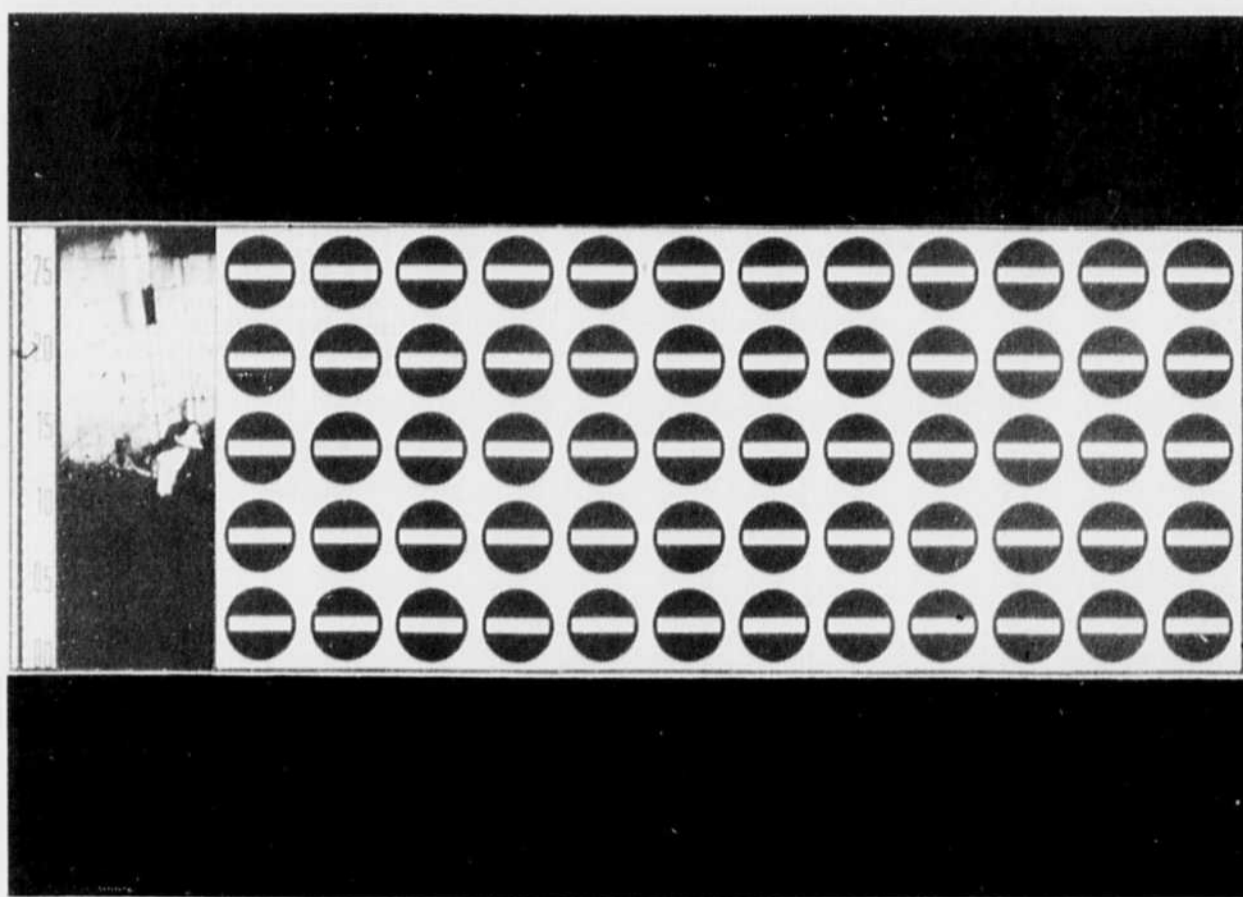
Centre international d'art contemporain de Montréal, 3576, avenue du Parc, Jusqu'au 3 novembre 1991.

Jean Dumont

CERTAINS artistes, qui, comme Jean-Pierre Raynaud, participent depuis des années à toutes les grandes manifestations artistiques internationales, dont les oeuvres sont réclamées, exposées et discutées dans tous les grands musées du monde, dont la démarche a suscité un nombre invraisemblable d'études, de gloses et d'exégèses, ont atteint une stature telle, qu'avancer le moindre commentaire sur leur démarche, sous-tendue par une trentaine d'années d'une pratique et d'une production remarquablement cohérentes, pose quelques problèmes particuliers.

La difficulté ne naît pas du statut international de ces artistes, pas plus d'ailleurs que de la notion d'une quelconque hiérarchie stérilisante. Après tout, nombre d'oeuvres, poussées pour quelques années sur et par le marché international n'ont en elles que bien peu de matière propre à inspirer un respect paralysant! L'étonnement du badaud devant leur succès commercial suffit en général à leur gloire sans postérité, autant que les concepts sur mesure sur lesquels elles sont modelées.

Non, le problème, chez Jean-Pierre Raynaud, naît au contraire du sérieux, de la cohérence, de la disproportion, de l'extravagance d'une entreprise qui, au-delà de toute expo-



Mur sens interdit, de Jean-Pierre Raynaud.

sition, de tout commentaire, est l'aventure essentiellement intime d'un homme, d'un artiste aux prises avec sa temporalité. Comme le fait remarquer Alfred Pacquement, le commissaire de l'exposition, dans l'excellent catalogue qui l'accompa-

gne: «...véritable introspection... l'art de Raynaud résume cette neutralité dominante dans les formalismes contemporains».

Le commentaire, quand il refuse d'être un jugement *ex cathedra* à l'avenir menacé, creuse toujours son sillon à la jonction de l'autre et de l'artiste, pour ne pas dire à la frontière qui les sépare. Le critique n'est jamais qu'un spectateur plus intéressé que les autres. Mais dans ce rôle, il est à la fois l'interlocuteur de l'artiste et celui du public. D'une part il prolonge l'oeuvre, il peut même la

mener sur d'autres chemins d'existence, en apportant à l'artiste cette satisfaction dont Deleuze dit qu'elle naît de savoir que son travail a été utile au travail de quelqu'un d'autre. Et d'autre part il chemine avec le public dans son propre commentaire de l'oeuvre.

Que faire quand l'oeuvre est longue, et lisse comme un carrelage blanc, et qu'elle est une de ces «entreprise des limites», tellement hors de nos fonctionnements et de nos compréhensions habituelles? On rêve en vain pour en parler d'un lan-

gage «qui ne soit pas un système homogène, mais un déséquilibre, que le style y creuse des différences de potentiels entre lesquelles quelque chose peut passer, se passer, un éclair surgir qui va nous faire voir et penser ce qui restait dans l'ombre autour des mots...» En l'absence de ce langage qui générerait peut-être des réponses, on ne peut faire vivre le travail de Raynaud qu'en soulignant, encore et toujours, pour soi-même beaucoup plus peut-être que pour l'artiste, de nouvelles questions.

Jean-Pierre Raynaud est un autodidacte. Il fut quelques années horticulteur, avant de découvrir, au début des années 60, qu'il voulait être un artiste, après avoir ramassé quelques débris de notre société industrielle dans un dépôt, les avoir peints en noir et en blanc et les avoir assemblés, non pour produire une oeuvre, mais juste pour savoir ce que cela allait donner... Peut-être aussi déjà, comme il n'a cessé de le faire par la suite depuis trente ans, pour réarranger, d'une certaine autre façon, le monde dont il avait hérité...

Tout au long de cette exposition qui, depuis *Sens + Sens*, la première oeuvre de l'artiste, datée de 1962, jusqu'à l'installation créée par lui spécialement pour les Cent jours d'art contemporain de Montréal, qui ne porte pas encore de nom, et qui n'a peut-être pas de raison d'en porter puisque traitant, avec toute la retenue qui caractérise le travail de Raynaud, de notre «avenir» nucléaire, elle pourrait bien témoigner d'un anonymat suprême et sans retour, tout au long de cette exposition donc, qui constitue une sorte de rétrospective de l'oeuvre, l'évolution de l'homme chez l'artiste est aussi sensible que celle de l'artiste lui-même (s'il y a quelque bon sens à dissocier l'un de l'autre).

La première chose qui frappe dans ce parcours, c'est qu'en fait, depuis la première pièce, la majorité des dés de l'artiste étaient déjà jetés. Aussi bien les moyens physiques de sa pensée que les principaux points d'ancrage de cette dernière. On trouve dans *Sens + Sens* l'opposition du noir et du blanc, les panneaux de signalisation signant l'interdit et l'indice des carrelages blancs à venir. Après cette oeuvre véritablement naïve, je veux dire exécutée à 23 ans, sans aucune culture artistique, et qui n'était pas destinée à s'inscrire dans cette culture, qu'ont donc été ces trente années qui ont suivi? Qu'elle a été leur raison d'être, et qu'elle est celle de cette maison bâtie et habitée par l'artiste, et toute de céramique blanche lambrissée et revêtue, de ces auto-portraits en forme d'anonymat reconnu? Et j'ai tout simplement envie de dire que ces trente années de travail acharné ont servi à l'artiste à tenter de comprendre ce que disait sa première oeuvre, et à repousser désespérément les agressions culturelles qui l'éloignaient de cette compréhension.

Si je prends ce risque d'effraction dans une pensée que je ne connais pas, c'est parce que, même si je me trompe sur cette pensée, toute l'oeuvre qui s'étend sous nos yeux hurle ce combat et que, plus que tout, c'est ce combat qui nous la rend proche car, sans souvent que nous le sachions, c'est celui que chacun d'entre

nous a à mener, dans ce temps qui s'étend de notre naissance à notre mort.


Ce combat, pour l'artiste aussi bien que pour nous, est lié à un autre tout aussi troublant, exposé dans *Mur sens interdit*, daté de 1970, une oeuvre extraordinaire qui à la fois le résume et l'explique sans en résoudre l'issue. Elle montre, entre une échelle de mesure qui pourrait être une toise et une collection de 60 panneaux rouges et blancs de sens interdit, la photo agrandie d'un dément d'un dément vautré sur une paille que l'on dit protectrice, dans une cellule aux murs lisses carrelés de céramique blanche.

Notre culture du logos a toujours tracé une frontière nette entre la déraison et la raison, toujours dit la solution de continuité entre l'asile et le monde. Mais en visitant cette exposition je n'ai pu m'empêcher de me demander s'il y avait vraiment une différence de sens ou de propos, ou de pouvoir entre l'interdiction faite au fou et celles auxquelles nous nous heurtons à longueur de vie. Jusqu'où pouvons être libre sans rouler dans la paille de la détresse? Comment être à la fois nous-même et membres du clan qui interdit, être l'un qui jouit et le tout qui opprime?

À partir de ce dilemme à l'issue désespérée, de cette lutte pour une survie primordiale menacée, se lèvent quantité de constats qui sont en fait des questions. C'est que l'équilibre entre l'acquisition d'un savoir et d'une culture indispensables et la conservation d'une liberté qu'ils risquent à chaque instant de nier n'est pas facile à défendre. D'autant plus que ce qui est en jeu dans cette résistance est en fait notre mémoire du monde et de nous-mêmes. De là sans doute l'étrange mémoire de Jean-Pierre Raynaud.

Ses carreaux de céramique blanche que l'on essuie au moindre dépôt, à la moindre souillure sont la métaphore de cette mémoire de l'industrie de l'homme, de sa culture, que Raynaud s'empresse d'oublier dès qu'il prend conscience de son existence. À dire vrai, il la nie, non en l'effaçant, mais en la détournant de son sens. Voyez, ses pots à fleurs, produits d'une transformation presque archaïque, mais qu'il s'empresse de remplir de remplir de ciment. Ces échelles de mesure dans ses *Caveaux aux cailloux blancs*, (1968) et dans *Cave au mâchefer*, (1968-89), et qui dans toute l'Europe sont destinées à mesurer le niveau de l'eau. Même les *Cercueils modèle économique*, de 1972, sont placés hors culture par leur peinture aux couleurs élémentaires...

Dans une série de sculptures dans lesquelles l'effacement du piédestal, ou son intégration à l'oeuvre, trouve une solution originale dans la connaissance, par le spectateur, de la démarche de l'artiste (les pièces sont posées sur des socles recouverts de carreaux de céramique, matériau de tout l'oeuvre de Raynaud), on trouve sous un globe de plexiglas, un crâne datant du néolithique. Faut-il faire remarquer que c'est du néolithique que date l'industrie de l'homme et le développement, pour le meilleur et pour le pire, de sa transformation du monde... Ne manquez pas cette exposition, la sensibilité y est à fleur de carreau...



Un programme double sans précédent!

23 au 25 octobre à New York



Domingo
dans
"La Fanciulla del West"

Pavarotti
dans
"L'Elisir d'Amore"

Une chance unique d'applaudir ces 2 grands ténors!

Pour informations et réservations:
Agence de Voyage LM au **875-2811**
Au service des mélomanes depuis 1975

Musique
ENTÊTE

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

SEPTEMBRE

22 J.S. BACH: Messe en si mineur

avec Linda Purillo, soprano - Laura Pudwell, mezzo-soprano - Derek Lee Ragin, alto - Benjamin Butterfield, ténor - Max Van Egmond, basse et le chœur de l'Orchestre du Studio sous la direction de Christopher Jackson, en l'église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement, 500, rue Mont-Royal est (métro Mont-Royal). Le 22 septembre à 20h.

Information: 843-4007 Billets: rég.: 20\$, étud./65 + 14\$

AOMQ
Association des organismes musicaux du Québec

EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR
ET
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

DÉCOUVREZ UN STYLE

<p>MOZART Le lundi 21 octobre 1991, 20 h Théâtre Maisonneuve, Place des Arts</p> <p>SCHUMANN & MENDELSSOHN Le lundi 25 novembre 1991, 20 h Église Saint-Jean-Baptiste, angle des rues Henri-Julien et Rachel</p> <p>DVOŘÁK Le lundi 9 décembre 1991, 20 h Église Saint-Jean-Baptiste, angle des rues Henri-Julien et Rachel</p> <p>BEETHOVEN Le lundi 20 janvier 1992, 20 h Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts</p> <p>TCHAIKOVSKI Le lundi 3 février 1992, 20 h Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts</p> <p>BRAHMS Le lundi 23 mars 1992, 20 h Théâtre Maisonneuve, Place des Arts</p> <p>VERDI Le mercredi 15 avril 1992, 20 h Église Saint-Jean-Baptiste, angle des rues Henri-Julien et Rachel</p>	<p>Ouverture de <i>Così fan Tutte</i>, K. 588 Concerto pour piano n° 21, en do majeur, K. 467 Symphonie n° 40, en sol mineur, K. 550 Soliste: André Laplante, pianiste</p> <p>Robert Schumann Ouverture de <i>Hermann et Dorothea</i>, op. 136 Concerto pour violoncelle en la mineur, op. 129 Félix Mendelssohn Symphonie n° 3, en la mineur, «Écossaise», op. 56 Soliste: Sophie Rolland, violoncelliste</p> <p>Ouverture de <i>Carnaval</i>, op. 92 Concerto pour piano en sol mineur, op. 33 Symphonie n° 7, en ré mineur, op. 70 Soliste: Marc-André Hamelin, pianiste</p> <p>Ouverture de <i>Caroline</i>, op. 62 Concerto pour violon en ré majeur, op. 61 Symphonie n° 6, en fa majeur, «Pastorale», op. 68 Soliste: Otto Armin, violoniste</p> <p>Ouverture de <i>L'Orage</i>, op. 7 Concerto pour violon en ré majeur, op. 35 Symphonie n° 6, en si mineur, «Pathétique», op. 74 Soliste: Vladimir Landsmann, violoniste</p> <p>Concerto pour piano n° 1, en ré mineur, op. 15 Symphonie n° 4, en mi mineur, op. 98 Soliste: Jean Saulnier, pianiste</p>
--	--

La Trilogie des Brassard

Du 27 septembre au 31 octobre

À toi, pour toujours, ta Marie-Lou
Sainte-Carmen de la Main
Damnée Manon, Sacrée Sandra

de MICHEL TREMBLAY
mise en scène: André Brassard

DENIS BOUCHARD • SYLVIE DRAPEAU • RÉMY GIRARD • ÉLISE GUILBAULT • RITA LAFONTAINE • ROGER LARUE • PAULINE LAPOINTE
et les concepteurs

Ann-Marie Corbeil, Claude Goyette, Marc-André Coulombe,
Luc Prairie, Diane Leboeuf, Angelo Barsotti, Lucille Demers

3900, rue St-Denis, Montréal Réservations: 282-3900

théâtre d'aujourd'hui

Direction artistique: Michelle Rossignol

101 98,5 Les Arts du Maurier Ltée

La patryse

302 Ontario est / 842-2040 lundi à samedi de 11h à 23h
depuis 1980 dimanche de 2h à 22h30

DÉS LE 16 SEPTEMBRE PROCHAIN

TRADUCTION DE ROBERT VÉZINA MISE EN SCÈNE DE CLAUDE POISSANT

LION DANS LES RUES

DE JUDITH THOMPSON

AVEC VALÉRIE BLAIS, LOUISE BOMBARDIER, HENRI CHASSE, DANIEL DESPÉTEAU, CHRISTIANE PROULX, REYNALD ROBINSON ET GUYLAINE TREMBLAY

MARDI AU SAMEDI 20H. DIMANCHE 15H

RÉSERVATIONS: 845-7277

EN VENTE CHEZ ADMIRALTY (514) 522-1245

Métropolitain Plus

Profitez d'un abonnement à la Série classique de l'Orchestre Métropolitain pour découvrir d'autres facettes de la vie culturelle de la grande région de Montréal!

Abonnement: (514) 598-0870
50% de réduction aux étudiants et aux aînés

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
AGNES GROSSMANN

801, rue Sherbrooke Est, bureau 509, Montréal (Québec) H2L 1K6

VIDÉO

Cadrer les limites du photographique

Daniel Carrière

LUNDI PROCHAIN, le 16 septembre, le Mois de la Photo à Montréal présente au Cinéma Parallèle, à 19 h et 21 h, une étonnante sélection de vidéogrammes, réalisés ces dernières années au Québec et à l'étranger. Quatorze titres regroupent des vidéastes québécois, canadiens et européens qui démontrent aujourd'hui une maîtrise indiscutable de leur art.

Conçue par Nicole Gingras, critique et cinéaste, cette sélection de vidéos se distingue par le parti-pris photographique des vidéastes projeté en surimpression au thème de l'autobiographie proposé cette année par Vox Populi. Il désigne aussi l'é-

ciatement des cadres mnémotechniques et physiques : le sténopé, dans ce cas-ci, laissant passer non plus la lumière, mais un faisceau d'électrons.

Les bandes sélectionnées par Nicole Gingras s'adressent aux limites du cadre, à sa métamorphose imperceptible entre le moment de la prise de vue, et le moment de la pose; l'instant qui fuit.

Le premier est à la remorque du temps, que révèle la vidéo, et le deuxième, qui capte le sujet, est de l'ordre de l'imaginaire. Ce dernier, encadré sans l'être, fournit le fil conducteur, la référence autobiographique, dans sa perfection composée, toujours perçue comme « photographiable », fixé avant de l'être, grâce

à un appareil dont la première utilité est d'enregistrer le mouvement.

Parmi les oeuvres à voir de cette programmation, soulignons *Elle... davantage l'autre et l'autre l'...* moins de Gesa Marten, d'Allemagne, à 19 h, où se croisent les formes et la pensée de la culture électronique.

Le signal, nouvelle incarnation du sens, y tient lieu de message où l'art se mesure en watts, en effets digitalisés et en symboles électrocités. Une esthétique inondée de lumière, peuplée d'ions en déroute, n'augure rien de très concret, et tout ce qu'il y a de plus éclaté.

Gesa Marten surgit pourtant de la synesthésie bruyante davantage partie de l'écran qu'effacée par lui, y

trouvant un reflet qui ne la déforme pas autant qu'elle-même donne une forme à ses électrons en apparence insignifiants. À la fois ludique et mystique, cette bande est une merveille.

D'Europe, encore, nous proviennent deux vidéos de Michèle Waquant, une artiste québécoise vivant à Paris : 212, rue du Faubourg Saint-Antoine, à 21 h, qui dévoile sur un ton répétitif le tableau du temps sur des murs qu'on dit sourds — d'une très grande beauté — et sa plus récente bande, *Bruits blancs*. Ceux qui voudront en connaître davantage sur cette artiste pourront se rendre à la rétrospective de ses oeuvres prévue par le Vidéographe, les 7 et 8 novembre prochains, au Cinéma Parallèle.

Des plaines de l'Ouest canadien, *Lamented Moments, Desired Objects*, à 21 h, nous propose les premiers souvenirs de Vern Hume, vastes comme les plaines, rectilignes comme les trains qui les traversent, traçant des horizons sans fin où l'image derrière l'image n'est que sa reproduction, un appel à la mémoire surplombant l'étendue des souvenirs. Les montages apparaissent inondés par l'aube, et interrogent l'itinéraire du passé.

The inconsequential skin of things, à 21 h, du québécois Paul Landon, pose un regard d'aveugle sur la réalité et la transforme, plutôt que se laisser transformer par elle. Cherchant à reproduire l'image mentale des sons, Paul Landon a réussi des

textures inédites et des compositions parfois expressionnistes à partir de paysages et d'objets quotidiens. On traverse alors la frontière entre la réalité et son cliché, les yeux fermés, mais jamais aussi certain d'y voir clair.

Mentionnons pour terminer *Portraits*, de Mario Côté, à 19 h, qu'on n'a pas encore eu l'occasion de voir à Montréal; les bandes troublantes de vérité des vidéastes Esther Valiquette (*Le récit d'A*) et Johanne Fréchette (*Tout désir d'oubli disparu*), à 19 h, et enfin, *Chansons pour elle*, d'Irène Mayer, à 19 h, qui nous invite à partager les inoubliables moments de tendresse que lui ont procurés la naissance de sa fille.

Jouer dans l'île 91, '92

CONSEIL DES ARTS

COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL

Jouer dans l'île, un programme de tournée pour la danse, la musique et le théâtre, est présenté de septembre à avril dans les municipalités suivantes:

Côte-Saint-Luc, Dorval, Kirkland, Lachine, LaSalle, Montréal, Montréal-Est, Montréal-Nord, Outremont, Pierrefonds, Pointe-Claire, Saint-Laurent, Saint-Léonard, Saint-Pierre, Saint-Raphaël-de-l'Île-Bizard, Sainte-Geneviève et Verdun.

Renseignements : (514) 280-3580

Hommage à Mozart

Musica Camerata Montréal célèbre le bicentenaire de la mort de l'illustre compositeur, avec quatre quatuors pour flûte et cordes, et deux pour piano et cordes.

MOZART

Du 20 septembre au 8 décembre 1991

Vivaldi vivant

Un spectacle familial animé sur scène par le flamboyant Vivaldi, sous les traits du comédien Paul Latreille. L'Orchestre de chambre McGill dirigé par Boris Brott accompagne de jeunes solistes et les Petits chanteurs du Mont-Royal.

Du 12 au 29 octobre 1991

OMER VEILLEUX

Mime comique

Une comédie clownesque avec Yves Dagenais. Du théâtre muet, une caricature mordante de la société, un spectacle-solo drôle et sensible.

Les productions Omer Veilleux inc.

Du 16 octobre au 16 novembre 1991

DANSE

ABSOLUT

Lucie Grégoire Chorégraphe et interprète

Les métamorphoses d'un esprit errant. Désir brûlant du corps éclaté.

Avec la présence sur scène de Maurice Bouchard au saxophone et Helmut Lipsky au violon.

Lucie Grégoire Danse Du 1er au 9 novembre 1991

BILLY BISHOP GOES TO WAR

Une comédie musicale mettant en vedette un héros de l'Aviation canadienne, évéé 1917-1918.

Avec Bruce Dinsmore et Robert Burns au piano.

Jouée en anglais

Geordie Productions inc.

Du 19 au 29 novembre 1991

MUSIQUE RUSSSE

Du 12 janvier au 10 février 1992

Avec les 43 musiciens de la Philharmonie des Vents du Québec dirigés par Alain Cazes : des oeuvres de Kabalevsky, Rimsky-Korsakov, Khatchatourian, Chostakovitch et Moussorgsky.

Clair de ville

Du 12 janvier au 22 février 1992

Drôle, romantique, abracadabrant!

Un opéra pour enfants de six à douze ans, sous forme de randonnée dans la métropole avec Julie et Christos. Livret de Pierre Drolet, musique de Vincent Beaulne.

Les productions Le Pipeau

Les CAVIÈRES

VENT

Dans un univers onirique, la rencontre d'une danseuse instinctive et d'une jeune danseuse classique.

Pas de deux avec Jocelyne Montpetit et Geneviève Lechasseur.

Jocelyne Montpetit Danse

Il Barbiere di Siviglia

Le Barbier de Séville

Du 15 février au 10 mars 1992

Version abrégée chantée en italien du Barbier de Séville, le célèbre opéra-bouffe de Rossini. Une machination amoureuse cousue de farces à l'italienne.

L'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal

Le voyage magnifique d'Emily Carr

De Jovette Marchessault, une incursion envoûtante dans l'univers et l'entourage d'une grande peintre canadienne, inspirée par la culture amérindienne.

Théâtre d'Aujourd'hui

Du 19 mars au 1er avril 1992

L'ÉPÉTION ou l'envers du décor

«... où le cœur des comédiens baigne dans la lumière noire, l'alcool, l'inquiétude et les calmants.»

Marie Tifo incarne une diva désabusée en quête de son âme. Texte de Dominic Champagne.

Théâtre Il va sans dire

Du 5 mars au 24 avril 1992

PETRO-CANADA
Au service des gens d'ici

LES VILS

**Homage
à cinq sens**

**Willi
Read**

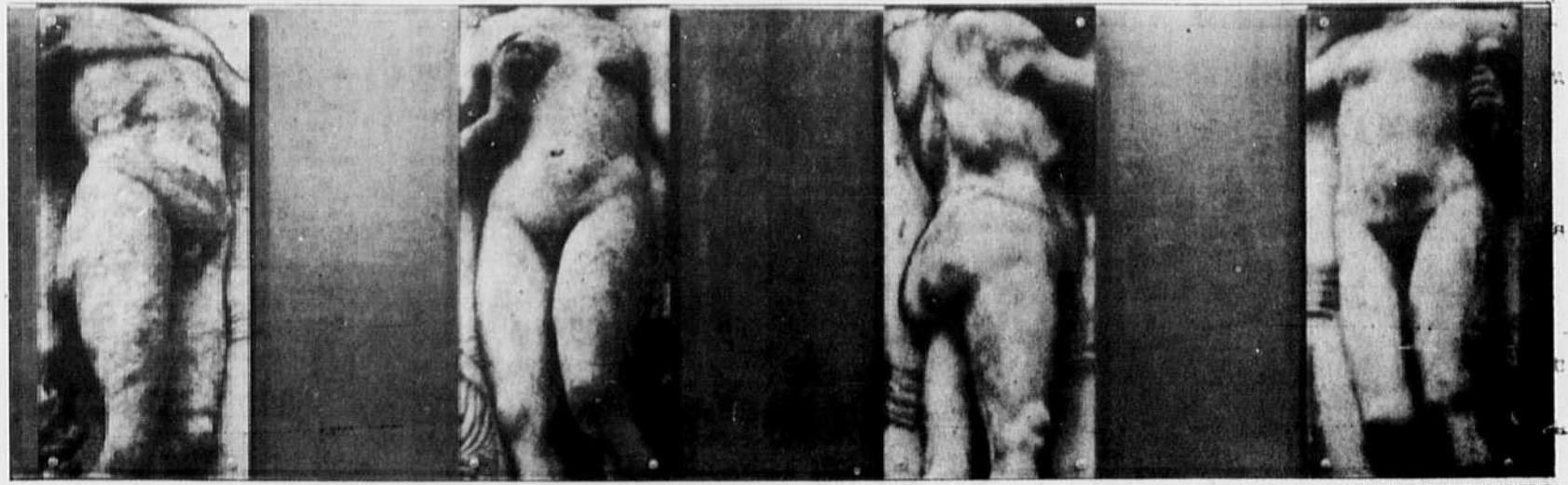
Samuel L.
31 rue Sherbrooke
5 octob

Marie-Miron

DIR l'imagerie en rel-
sé comme inusitée
sur de cte plongée
énombrable jai-
li bec devenait « in-
c la paroi cuivre, au-
oudaine mythe de
hée, ce jeu qui avait
vu du cieansmettre
lissancemmes. At-
trépusiolette sculp-
ll Mc Wi xposée au
Gaternatir Contem-
p Montriora Boréa-
85, la légisait le fer
échnol incitait le
sr à senti contact de
la densitériau tout
égeant zner de la
hé chald'éclairait
une secou. Cette ir-
le en vieuier, malgré
llections qui préva-
ls le doest un des
pdux des bidimen-
ss qu'Al lams, un ar-
tinaire ouver, prés-
sa galeriel Lallouz.
osition dans le ca-
dois de là Montréal
oratoriorx Populi,
nssi les pphies de la
flaise Syadman qui
ct adroit avec beau-
caffinme art. À no-
grand éres deux ar-
tivent pœssus diff-
entrelaéseu de si-
sons et dqi rendent
te à nos c. Au propre
au figuré
Williamoccupé par
jons tendl'imag en-

trétient avec l'écriture et le langage
verbal. C'est là, dans ce creux où se
nouent et se dénouent les passions
les plus orageuses, que l'artiste inter-
vient en multipliant les pistes de lec-
ture de ses oeuvres foisonnantes et ri-
ches de symboles. Déjà, dans les pro-
ductions antérieures, on pouvait y
détecter quelques indices annoncia-
teurs de sa réflexion sur le sujet :
utilisation du braille, écriture en re-
lieu que l'on peut lire avec ses doigts
à défaut de ses yeux; exploration des
différentes notions traditionnelles de
la représentation dans la sculpture
occidentale, entre autres. En photo-
graphiant des fragments de bas-reliefs
issus de la cathédrale d'Orvieto,
l'artiste nous entraîne dans la chute
d'Adam et Ève chassés du paradis
terrestre. Il recouvre d'une pellicule
de cire, les corps et les visages de
cette statuaire abimée par l'usure, et
intercale ces images figées par la
matière malléable et odorante, dans
des panneaux de plomb verticaux et
horizontaux qui se déroulent dans
l'espace comme une séquence ciné-
matographique. Le contraste est
saisissant. La cire glisse à la surface
des photos, l'enrobe comme du miel
et laisse diffuser une sorte de lu-
mière glauque rappelant celle qui
transperce les vitraux des cathédra-
les.

La teinte jaune sépia qui colore
l'ensemble comme de vieux souve-
nirs et la sensualité qui coule de
cette humanité nue et déçue qui ca-
che son sexe, donc ses différences,
derrière des feuilles de vigne, est
niée par la présence toxique, lourde
et minérale du plomb. Dans certain-
es oeuvres, le corps s'éclipse et
laisse la place à des mains en cornet
qui semblent chuchoter, des oreilles
qui se tendent dans l'action d'écou-
ter. L'art est un moyen de commu-
niquer avec l'autre. Alors, le langage
corporel s'affronte au langage des
matériaux et cette dualité entre les
éléments qui s'attirent et se reposent
mutuellement par des effets de



Dance II, d'Al Mc Williams : photographies sous verre dépoli et plomb sur aluminium.

PHOTO ROBERT KEZIERE

distance et de promiscuité, n'est pas
sans rappeler les tensions entre le
langage verbal (linéaire, bidimen-
sionnel) et le langage visuel (tridi-
mensionnel). Dans l'autre salle, les
photos sont fixées derrière une paroi
translucide et laissent apparaître
des bras et des mains tachés, ver-
mouls, oxydés renvoyant aux irrég-
ularités du métal. Hommes et fem-
mes s'expulsent de ces cénotaphes
comme des architectures atemporel-
les.

En introduisant des fonctions hu-
maines primordiales, l'ouïe et la vue,
dans sa démarche plastique, Sylvie
Readman présente deux photogra-
phies de grand format en noir et
blanc qui rendent hommage au « ci-
nématographe », définition vieillie de

ce que l'on nomme aujourd'hui dans
un sens large, le cinéma, mais aussi,
appareil destiné à enregistrer des
images et à les projeter en vues mo-
biles. Ce glissement de sens de la
part de l'artiste n'est pas fortuit car
sur un écran vierge placé dans un
paysage anonyme, se superpose la
représentation graphique d'un oeil
présenté en gros plan et dessiné par
des pointillés, une ligne d'horizon,
des numéros. L'artiste élargit l'es-
pace, décortique notre regard et fait
référence au cerveau qui emmagasi-
ne, à sa manière, l'information. En
parallèle, l'objectif de la photogra-
phie n'est-il pas d'apporter une autre
vision du monde, un autre point de
vue sur la nature ? Puis, l'autre
image qui lui succède, propose une

scène urbaine où, par un procédé
identique, une oreille transposée sur
une fenêtre, se découpe sur le mur
d'un bâtiment. Une superposition qui
enchaine sur une double métaphore :
observer simultanément l'intérieur
d'une enveloppe architecturale et la
structure de cet organe de l'équilibre
(qui comporte, curieusement d'ail-
leurs, deux orifices : la fenêtre ovale
et la ronde).

En exergue à ce panégyrique des
sens, Sylvie Readman parle, dans un
petit texte, « ... de ces empreintes
animées qui recréent un petit

monde, indépendant cette fois-ci de
toutes les techniques, et cela, situé à
mille lieues des salles de cinéma, au
beau milieu de la tête. Quelquefois,
lorsque je regarde une photographie,
j'entends des bruits », conclue-t-elle.
Une judicieuse réflexion sur l'art qui
viendrait prendre le relais de ce que
Walter Benjamin avançait dans ses
« Essais » : « En élargissant le
monde des objets auxquels nous pre-
nons garde, dans l'ordre visuel mais
également dans l'ordre auditif, le ci-
néma a eu pour conséquence un ap-
profondissement de l'aperception ».

GALERIE D'ART STEWART HALL
Centre Culturel de Pointe-Claire
176 Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

Eava Renvall (Finlande)
tapisseries

L'artiste sera présente au vernissage
le dimanche 15 septembre de 14h. à 16h.
et "PewterWorkings" Objets décoratifs et bijoux en étain
du 14 septembre au 20 octobre 1991

Du lun. au ven. de 14h à 17h — lun. et mer. soir. de 19h à 21h sam. et dim. de 13h à 17h
Admission gratuite — Accessible par ascenseur

GÉRALD ZAHND
Vernissage le mercredi 18 septembre de 17h à 19h
rectification: l'exposition se terminera le jeudi
3 octobre 1991

HÉLÈNE TRUFFAUT
dernier jour aujourd'hui

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

L'estampe, une passion

oeuvres provenant de collections des membres de la
SOCIÉTÉ DES COLLECTIONNEURS D'ESTAMPES DE MONTRÉAL

du 10 au 21 septembre

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke 845-7833/845-7471
Mar. ven.: 10h. à 17h.30 sam.: 10h à 17h

1906-1991

Réduction de **50%** sur toute la
jusqu'à **50%** collection

85 ANS — 85 ARTISTES
"de AYOTTE, CARETTE, FORTIN, RICHARD à VILLENEUVE"
du 14 au 28 septembre

GALERIE MORENCY
4340, rue St-Denis (près Marie-Anne)
tél.: 845-6442 — 845-6894 — métro: Mt-Royal

Lun., mar., mer. de 13h à 17h. Jeu., ven. de 13h à 21h. Sam. de 10h à 16h.

NICOLE JOLICOEUR
ZONES D'EXTASE

du 14 septembre au 13 octobre 1991
vernissage le 14 septembre à 14h.
rencontre avec l'artiste le 4 octobre à 19h30

ARTICULE
NOUVELLE ADRESSE:
15, Mont-Royal O. 1er étage,
Montréal H2T 2R9 Tél.: 842-9686

Ouvert du mercredi au dimanche, de midi à 17h

Remerciements au Conseil des Arts du Canada, au Ministère des
Affaires culturelles du Québec et au Conseils des Arts de la C.U.M.

RIE SIBLAIS
4521, suite 100
Montréal 849-1165

Mardi de 9h30 à
17h30 de 10h-11h

**LE MOI
PHC
A MOI**

**GINIE
DU CRD**

*Empis
mimes*

du 14 au 21 septembre

Michel Truffaut - Art Contemporain

**François
Vincent**
oeuvres récentes

Vernissage mercredi
le 18 septembre de 17h à 19h
en présence de l'artiste

jusqu'au 19 octobre

Avec la participation
du ministère des Affaires
culturelles du Québec

1192, rue Beaudry, Montréal
(Québec) Canada H2L 3E4
Tél.: (514) 521-2141
Téléco.: (514) 521-6678

Chœurs qui seront présentées en novembre
Ivesszeteck Haza, Pécs Hongrie

Mio Merola
Vege le 18 septembre à 18h.

ARTE inc. St-Hubert, Montréal, H2L 4A5 Tél.: (514) 281-8556

ROBERT BÉDARD
TOUS LES ANNÉES QUATRE-VINGTS

PREMIÈRE PARTIE
du 14 septembre au 12 octobre
du samedi de 11.30 hres à 17.30

A L E R I E

PIEU OUEST
Sainte-Cathst, #523, Montréal, Québec H3B 1A2 Tél. : 393-7255

Yvonneau
5 septoct.

ENTRE
EXPOSÉ

5 GOÛRS

chemin diotes
1 (Québ) 2K7
746-791

GALERIE TROIS POINTS

**PIERRE
BELLEMARE**
jusqu'au 28 septembre

**LORNE
GREENBERG**
LE MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL
jusqu'au 28 septembre

307, STE-CATHERINE OUEST
SUITE 555, MONTRÉAL
H2X 2A3 (514) 845-5555

Avec la participation du ministère
des Affaires Culturelles du Québec

1906-1991

Réduction de **50%** sur reproductions
"de BUFFET, CHAGALL, GAUGUIN, PICASSO, RENOIR, REMBRANDT à VAN GOGH"
Bibelots, cartes assorties et objets d'art
Du 14 au 28 septembre

MORENCY FRÈRES LIMITÉE
4340, rue St-Denis (près Marie-Anne) Tél.: 845-6442 — 845-6894 — Métro Mt-Royal
Lun., mar., mer. 13h à 17h., jeu., ven. 13h à 21h., sam. 10h à 16h.

**VENTE D'ANTIQUITÉS
françaises**

Les petits frères
des Pauvres
vous invitent à
leur grande vente
annuelle

**Vendredi 20 septembre
de 16 h à 21 h**
**Samedi 21 septembre
de 10 h à 18 h**
**Dimanche 22 septembre
de 10 h à 17 h**

L'UNION FRANÇAISE
429, ave Viger est
Montréal
(coin Berri)
Métro
Champ-de-Mars
Tél.: 527-8653

Vente à prix fixes
organisée au profit de l'oeuvre

**LA COLLECTION
PRÊT**

**D'ŒUVRES D'ART
DU MUSÉE DU QUÉBEC**

Les artistes et artisans professionnels qui résident au Québec depuis
plus d'un an sont invités à soumettre leurs oeuvres au comité d'acqui-
sition de la collection Prêt d'oeuvres d'art du Musée du Québec.

Les oeuvres présentées doivent appartenir aux disciplines des arts
visuels: peinture, sculpture, estampe, design, photographie, dessin, arts
décoratifs et techniques mixtes.

Les oeuvres choisies sont exposées dans les édifices gouvernemen-
taux du Québec.

Les créateurs peuvent se procurer le formulaire d'inscription auprès
des institutions suivantes:

- Au Musée du Québec (à Québec);
- dans les Maisons de la culture (à Montréal);
- aux bureaux des regroupements d'artistes;
- dans les directions régionales du ministère des Affaires culturelles.

Pour tout renseignement:
Collection Prêt d'oeuvres d'art
Musée du Québec
1, avenue Wolfe-Montcalm
Parc des Champs-de-Bataille
Québec (Québec)
G1R 5H3
Tél.: (418) 644-7895

La période d'inscription se termine
le vendredi 29 novembre 1991 à 17 h.

MUSÉE DU QUÉBEC

La forme masculine utilisée occasionnellement pour plus de commodité
dans ce texte, désigne tant les femmes que les hommes.

RESTAURANTS / chronique



Jean-Louis Thémis et sa compagne Louise, du restaurant L'Exotic.

PHOTO JACQUES GRENIER

Grillades Nouvel Âge



Josée BLANCHETTE

S'IL EST une chose que Jean-Louis Thémis arrive à partager, c'est la cuisine exotique, ses trucs de chef, le piment quotidien et la bonne humeur. Vedette du petit écran, auteur de plusieurs livres de recettes, animateur de foules, chanteur, professeur, bref communicateur né, ce cuisinier naturellement bronzé est également propriétaire de l'Exotic, un restaurant malgache au menu tant provocant que séduisant.

Secondé par sa compagne Lucie, Jean-Louis s'est fait intime avec sa clientèle, insufflant une joie de vivre à cette maison de la belle rue Laval toute de plantes et de perroquets habitée. On trouve là un accueil, un décor et un menu qui tranchent avec l'habituelle gargote impersonnelle des environs. Si les restaurants étaient dotés d'une âme, celui-ci se réincarnerait ! En attendant une existence meilleure, l'Exotic tente de survivre malgré les lourds travaux menés par la Ville de Montréal qui handicapent sa façade depuis deux ans.

Sur chaque table, un pot de sauce dynamite (la bien nommée) d'un rouge incendiaire fait des frasques. Mais, c'est également une assurance-tous-risques, car le cuisinier économise le piment devant les fourneaux et laisse à chacun le soin de doser sa charge de dynamite à table. Sur les acras, petits beignets aux légumes servis en guse d'amuse-gueule, cette sauce tranche avec la douceur de la friture.

En matière d'entrées, le chef suggère les bananes plantain avec sauce à l'avocat. Ces tranches de bananes frites ressemblent à des croustilles et font bon ménage avec la purée d'avocat douce et citronnée. Un peu de dynamite avec ça et le tour est joué. L'assiette composée regroupe trois types de préliminaires : soit le samosa à la viande, la salade de chayotte et la mousse aux oeufs de poissons. Cet échantillonnage permet de faire un survol rapide de la cuisine des îles. Le samosa, petit triangle de pâte farcie au boeuf, la chayotte (mélon, mi-cocombre) relevée de gingembre et de citron et finalement les oeufs de poisson (le caviar de récession) en mousse à texture grasse font un beau trio.

La carte de l'Exotic, bien que simple, recèle des petits trésors comme cette brochette de poulet au tamarin. Fruit en gousses méconnu caché derrière des appellations aussi populaires que la sauce HP ou Worcestershire, le tamarin de couleur brune adoucit cette sauce où la tomate, le gingembre, l'ail et le cari relèvent des morceaux de poulet tendres et juteux. Un acharde de légumes au chou, haricots et carottes ajoute sa note légèrement vinaigrée additionnée d'une touche de gingembre et d'ail. Le riz blanc

est coiffé de rougaille aux tomates et à la coriandre, tandis qu'une salade de mangues et de poivrons rouges complète le décor.

Mais, le plat favori sur cette carte n'a rien à voir avec Madagascar et sa cuisine enflammée. Trois commandés sur quatre reposent sur une pierre brûlante, cuite à 700 F pendant quatre heures. On fait griller soi-même, sur ce barbecue portatif, crevettes, boeuf, porc, poulet et on fait tremper dans la sauce au tamarin ou la sauce mayonnaise dynamitée. Ce concept fort populaire a l'avantage d'être spectaculaire, sain (diététiquement parlant) et de mettre à l'épreuve les talents de cuisiniers du client. D'ailleurs, les enfants raffolent de ces manipulations qui ressemblent au rituel de la fondue. Les mêmes achards, riz, rougaille et salade de manque garnissent l'assiette.

La carte des vins, courte mais avec tout le nécessaire vital, compte dans ses rangs un Picpoul de Pinet (18,95 \$) capable de soutenir cette cuisine à la personnalité forte.

Au dessert, les sorbets maison mettent en vedette la mangue, la goyave et le kiwi de même que des raisins frais de Corinthe en garniture. Le gâteau aux bananes est un pudding au pain amélioré servi sur crème anglaise et caramel pour

une finale toute en douceur.

Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 47 \$ avant vin, taxes et service.

POUR : Un restaurant exotique et follement sympathique non loin de la rue Saint-Denis. Le chef qui siffle dans sa cuisine à ère ouverte. Des pierres à cuisson brillantes : le Nouvel Âge de la grillade. Jean-Louis Thémis donne même des cours les mdis et le lundi soir aux cuisiniers aventureux.

CONTRE : Le trottoir défoncé à perpète. La sauce dynamite s'est aordue depuis les débuts... pas très orthodoxe tout ça !

L'EXOTIC

3788 rue Laval

Tél. : 843-4741

Fermé le dimanche et lundi

VINS / chronique

Un grand seigneur et un artisan



Noël MASSEAU
Pierre SÉGUIN

MÊME si l'été semble ne pas vouloir lâcher prise — personne ne s'en plaint — l'automne s'amène rapidement et avec lui la reprise des activités reliées au vin, notamment les visites de producteurs. Cette semaine, un Bourguignon et un Californien étaient de passage chez nous afin de nous faire partager leurs meilleures bouteilles. Nous parlerons du second la semaine prochaine.

Un grand seigneur

La simple évocation du nom de Corton produit généralement un effet magique sur les amateurs de vin. Cette montagne presque sacrée de la Côte de Beaune a fini par faire oublier qu'elle n'est qu'une colline tellement la grandeur y est rattachée. Grandeur des vins et des noms. Charlemagne a laissé le sien au célèbre grand vin blanc de l'appellation Alox-Corton, le Corton-Charlemagne, et Voltaire a prétendu boire les vins de Corton par souci de santé. A ce régime, on comprend facilement le peu de cas qu'il a fait des « quelques arpents de neige du Canada » !

Trois authentiques châteaux font l'orgueil du petit village de 300 habitants qu'est Alox-Corton. L'un d'eux, le château Corton-André appartient aux descendants de Pierre André, le fondateur (1923) de la maison qui porte maintenant son nom. Le nom de Pierre André est aussi associé à la maison de négoce La reine Pédaque en tant qu'actionnaire, mais les deux maisons sont totalement indépendantes à tous les points de vue et leurs vins n'ont rien en commun.

La maison Pierre-André est propriétaire et négociant. Elle possède 56 hectares de vigne en propre dont elle tire environ 350 000 bouteilles de vin, surtout en appellations prestigieuses. Elle est aussi liée par contrat avec des vigneronnes dont elle achète les raisins qu'elle vinifie elle-même afin que ces vins portent vraiment la griffe de la maison. La Bourgogne représente

75 % de ses activités. Assez peu orientée vers l'exportation avant 1987, elle exporte maintenant 40 % de sa production.

Les fleurons de la maison Pierre André sont bien évidemment ses vins de Corton. C'est donc avec beaucoup de fierté que le directeur-général de la maison, M. Christian Ciamos, est venu les présenter lors d'une dégustation tenue à la Maison de vins de Montréal, cette semaine. Cinq grands crus, tous du superbe millésime 1988, et trois millésimes de Corton-Charlemagne : 1988, 1987 et 1986, furent scrutés à la loupe par les nombreux invités.

La plupart de ces vins ne sont produits qu'en petite quantité, entre 125 et 1400 caisses, et ne sont pas régulièrement présents sur les tablettes de la S.A.Q. Deux d'entre eux cependant, le Corton Clos du Roi (50,78 \$) et le Château Corton-André (53 \$) sont actuellement disponibles dans le millésime 1986. Ne les ayant pas dégustés, nous ne pouvons pas faire de comparaison avec les 88, mais ces derniers nous paraissent fort bien réussis.

Les deux vins présentent des robes rubis soutenu. Le Corton Clos du Roi offre des arômes complexes et affirmés de cerise confite et de vanille et des notes plus subtiles de cèdre et de menthe rappelant vaguement certains vins de Californie. La bouche est assez ample sans être énorme, souple sans être dépourvue de tannins. On y trouve beaucoup de cerise noire et un acidité relativement marquée qui rend la finale fraîche tout en constituant un gage de longévité.

Le Château Corton-André (la S.A.Q. en aura 60 bouteilles en tout) est un magnifique vin qui allie concentration et finesse. Le nez est complexe et extrêmement nuancé.

La bouche est presque soyeuse tellement le fruit est beau et les tannins, fins. La finale est longue et éclatante. Un arrivage en surveiller pour les amoureux de ce grand seigneur. 18/20

Des trois millésimes de Corton-Charlemagne goûtés, le 1988 nous a paru le mieux constitué et le plus prometteur. Le 1987 semblait déjà tout à fait prêt, très charmeur, presque facile. Seul le 1986 est présent au Québec (102,098). À défaut d'être grand, il est très beau avec un nez enjôleur qui n'est pas sans rappeler les sauternes avec ses arômes sucrés d'abricot, de pêche et de miel. La bouche est très ronde, presque moelleuse, assez fraîche malgré la maturité du fruit (agrumes confits) et son évolution assez rapide. Une belle bouteille, très prête à boire, pour ceux qui peuvent se l'offrir. 18/20

Un artisan

Tôt ou tard, l'amateur de vin se fait prendre à son propre jeu et se lance dans l'achat de bouteilles à consommer après un vieillissement plus ou moins prolongé. D'où la nécessité de posséder une cave à vin digne de ce nom. Selon les ambitions et les moyens de chacun, les solutions sont fort nombreuses.

Pour ceux qui ont l'espace pour aménager une vraie cave à vin sans avoir la capacité d'exécuter le travail eux-mêmes, il existe une solution et elle porte un nom : Serge Saint-Laurent (514-488-2811).

Depuis 1978, Serge Saint-Laurent a acquis une solide expérience dans la construction de caves à vin. De fait, en juin dernier, il réalisait sa 300e cave. Il est le seul artisan québécois à se consacrer, à plein temps, à ce genre de travail.

VISITE À LA CAVE

Avec Jean Aubry



LE TIGNANELLO,

C'EST BEAU,

LE SASSICAIA,

C'EST BIEN,

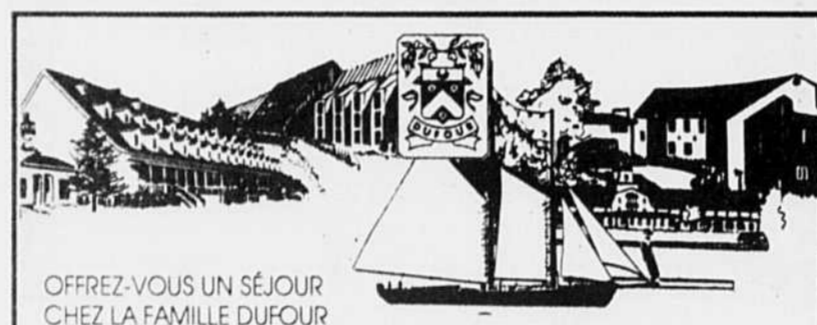
ET LES AUTRES ?

Je les goûte au verre à

L'ALTRO

205 Viger ouest, Montréal Téléphone: 393-3456

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature et de congrès situé au pied du mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure, sauna, tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez notre forfait: «Évasion vers l'Art» 2 nuits/3 jours PAM à partir de 1395\$/p.pers. occ. dble du 2 sept. au 20 déc. 1991, ou nos autres forfaits: «Coeur à Coeur», «Golf», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. FAX (418) 827-5997. Sans frais: 1-800-463-5250, hôte: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure, bar-détente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez notre forfait: «Évasion vers l'Art» 2 nuits/3 jours PAM (4 repas) à partir de 1395\$/p.pers. occ. dble du 2 sept. au 11 oct. 1991 ou nos autres forfaits: «Coeur à Coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires». Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. FAX (418) 435-2779. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

ÎLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres, tout confort, cuisine exceptionnelle, piscine intérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, ambiance chaleureuse, etc. Demandez notre forfait «Évasion» 2 nuits/3 jours PAM (4 repas) à partir de 1695\$/p.pers. occ. dble du 2 sept. au 11 oct. 1991 ou nos autres forfaits: «Coeur à Coeur», «Vol-des-Neiges-Cap-Aux-Pierres», «Réunions d'affaires», «Vacances Plein-Air», «Détente», etc. Tél.: (418) 438-2711. FAX (418) 438-2127. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

TADOUSSAC

HÔTEL TADOUSSAC: Grand manoir traditionnel entièrement rénové avec sa vue imprenable sur la baie de Tadoussac, le St-Laurent et le Saguenay. 149 chambres tout confort, cuisine réputée, piscine, tennis, manège, golf, mini-putt, excursions, etc. Demandez notre forfait «Évasion» 2 nuits/3 jours P.A.M. (4 repas) à partir de 174 \$ p. pers. occ. dble du 2 sept. au 15 oct. 1991 ou nos autres forfaits: «Coeur à Coeur», «Douce Vacances», «Découverte du fjord du Saguenay», «Safari visuel aux baleines», «Douce Vacances», «Réunions d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421, fax: (418) 235-4607, sans frais 1-800-463-5250, hôte 1-800-361-6162.

RELAIS & CHATEAUX

LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Un must en Charlevoix... Un relais de campagne au confort incomparable, un grand restaurant et une cave exceptionnelle, 28 chambres joliment décorées dont certaines avec baignoires à remous, foyer ou lit à baldquin. Plage sauvage, piscine intérieure, sauna, tennis et centre équestre classique. Nombreux forfaits. La Pinsonnière, un nid douillet entre les montagnes et le Saint-Laurent. (418) 665-4431.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans un site enchanteur sur le Lac Massawippi. Un Relais pour les gourmets-gourmands. Une des grandes tables du Québec. 25 chambres dont certaines avec foyer et bain tourbillon. Piscine chauffée, accès au lac: canot, pédalo, planches à voile. Golf, équitation, théâtre d'été. L'endroit idéal pour une pause d'un jour ou des vacances de 5 jours. Forfaits 3 jours disponibles à partir de 92 \$ par pers. en occ. dble incluant soupers, petits déj. et service. AUBERGE HATLEY 819-842-2451. (entre le dimanche et le vendredi).

LAURENTIDES

HÔTEL L'EAU-À-LA-BOUCHE: Ste-Adèle. Un bouquet pour fleur tenté et tout le service auquel vous vous attendez, 26 chambres luxueuses. Golf et tennis, piscine à prox. Le restaurant vous servira une fine cuisine du marché, 4 fourchettes* et l'hôtel 5 fleurs de lys. Demandez nos forfaits. Té. sans frais de Mil (514) 227-1415 ou 3229-2991. FAX, 229-7573.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: À St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

Pour informations publicitaires contactez:
JOHANNE GUIBEAU
1-800-363-0305 — (514) 842-9645

RESTAURANTS

Le Flambar

Cuisine française

Une bonne table... De bons prix...
Midi ou soir

5064, rue Papineau
Pour réservations : 596-1280



À cette occasion, nous vous proposons en grande vedette

DIX CHOIX à 10¹⁰S

- Incluant: soupe ou salade, notre pain de blé entier et légumes frais du marché
- Scaloppini de veau au poivre flambé
- Combiné scampis et cuisses de grenouilles
- Feuillantine de fruits de mer au basilic
- Suprême de volaille au vinaigre de framboise
- Poisson frais de la mer
- Filet mignon au trois poivres
- Linguini royal «Après le Jour»
- Rognons de veau forestière
- Filet de poulet et crevettes sur charbon
- Tortellini cardinale

Après le jour

901, rue RACHEL Rés.: 527-4141

TOURISME / chronique

Un peu d'histoire

Normand Cazelas

L'HISTOIRE du tourisme est mal connue. Ou méconnue plutôt est.

J'ai récemment reçu une documentation fort instructive à cet effet. Elle m'est parvenue de la maison Thomas Cook qui, avec American Express, Havas Voyages et autres, compte parmi les grands noms du tourisme international : 1800 bureaux et plus de 10 000 employés dans 120 pays, ventes annuelles dépassant les 20 milliards \$.

Qu'y apprend-on ? D'abord, que Thomas Cook, modeste tourneur et ébéniste anglais, a organisé son premier voyage le 5 juillet 1941 en affrétant un train pour un groupe de 570 personnes de Leicester qu'il accompagnait à une réunion de tempérance à Loughborough. Le tout, incluant aussi le thé, les sandwichs au jambon, une danse et une partie de cricket, pour un shilling par tête ! Il avait alors 33 ans.

« Nous avions amené nos musiciens, écrit-il, et d'autres nous attendaient à la gare de Loughborough. Les gens sont descendus dans la rue, guettaient aux fenêtres ou montaient sur le toit des maisons pour nous saluer tout au long du parcours. Tout alla pour le mieux et nous sommes tous revenus sains et saufs à Leicester. »

Thomas Cook est né le 22 novembre 1808 dans une famille pauvre du Derbyshire. Ayant perdu son père à quatre ans, il quitta l'école pour tra-

vailler dès l'âge de 10 ans. Adolescent, il s'intéressa à l'Église baptiste et au mouvement de tempérance qui se développait en Angleterre — comme au Québec d'ailleurs. Très tôt, il parcourut le pays pour prêcher la foi baptiste et s'élever contre la consommation de l'alcool et du tabac. Curieuse itinéraire de l'histoire, quand on sait à quel point de nos jours les voyageurs de tous pays célèbrent assidûment, verre à la main, les qualités de l'alcool lors de leurs pégrinations...

Comme dans bien des entreprises, ce fut une histoire de famille. En 1833, Thomas Cook avait épousé Marianne Mason qui possédait un solide sens des affaires : elle dirigea des hôtels pour contribuer au revenu familial et donna à son mari un précieux soutien. Le couple eut trois enfants et c'est l'aîné, John Mason né en 1834, qui assura la relève. Ce qui ne se fit pas sans mal : plus instruit que son père, le fils n'avait pas une haute opinion de son sens des affaires. Jusqu'au décès de Thomas Cook en 1892, leurs approches commerciales restèrent fort différentes et leurs relations devinrent même tendues.

Entre-temps, l'entreprise avait fait son chemin. Au début, Thomas Cook avait rêvé de faire de la « puissance nouvelle de la locomotive et du chemin de fer le fondement de la cause de la tempérance » et devint rapidement convaincu que les voyages allaient améliorer la qualité de tout le monde, y compris des gens or-

dinaires, jetant ainsi les fondements de l'industrie des voyages moderne.

Au cours des 10 premières années, il étendit son réseau d'excursions à Liverpool, au Pays de Galles et à l'Écosse. En 1851, il pilota 165 000 personnes, à l'Exposition de Hyde Park à Londres ; beaucoup étaient des travailleurs qui n'avaient jamais mis les pieds dans la capitale. Quatre ans plus tard, il conduisit son premier groupe outre-mer à l'Exposition de Paris, début de son activité en Europe. Le premier voyage autour du monde eut lieu en 1872. Un peu plus tard, John Mason la relève de son père et accéléra l'expansion internationale de l'entreprise.

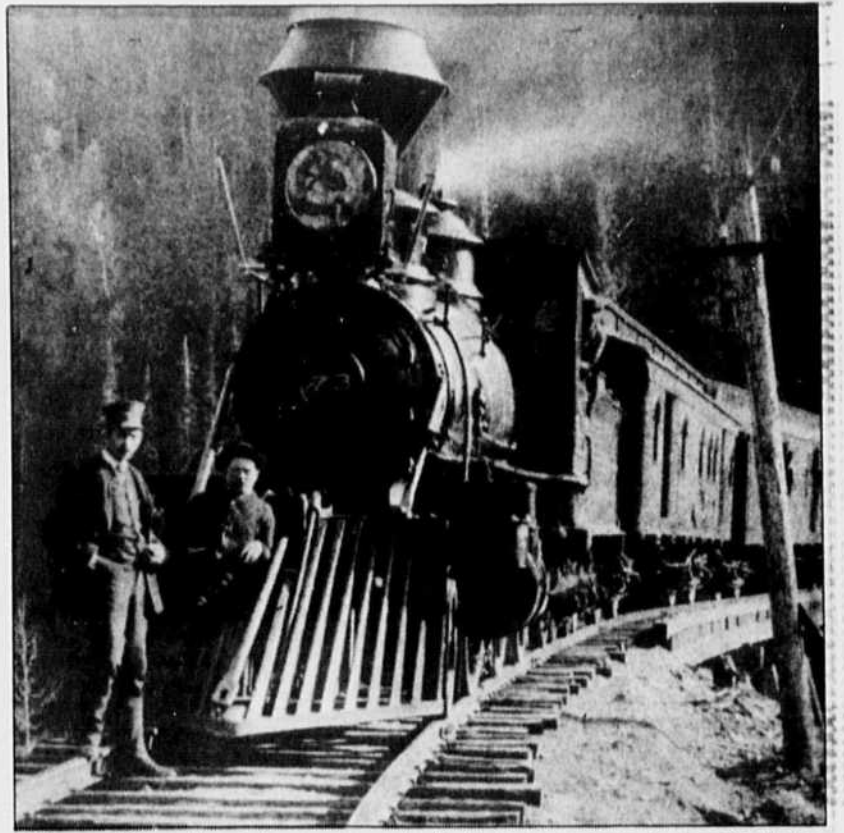
Outre son service d'organisation de voyages, celle-ci avait développé de nombreux services qui furent autant d'innovations : distribution dans le monde entier du premier périodique de voyages, *The Excursionist*, mise en marché de la « note de voyage », précurseur des chèques de voyage, établissement d'une billetterie complexe comprenant des bons de voyage et de destination, mise sur pied d'un réseau d'hôtels accrédités, reconnus pour leur qualité.

John Mason Cook mourut en 1899. Ses trois fils participèrent aux affaires de la compagnie dès 1880. Lorsqu'ils prirent leur retraite en 1928, Thomas Cook & Sons avait acquis une valeur considérable et était alors estimée à quelque deux millions de livres, somme plus que respectable à l'époque.

Aujourd'hui, le groupe Thomas Cook possède 85 bureaux de voyage et 18 bureaux de change au Canada, employant plus de 700 personnes. Pour célébrer son 150^e anniversaire, la compagnie présente à travers le Canada une exposition, *Témoignages de voyageurs*, qui rassemble des photos, des dessins, des affiches ainsi que des observations tirées de journaux de voyages, d'articles et autres documents rédigés par des touristes au siècle dernier et provenant de ses propres archives.

Si l'on se fie à la documentation reçue, l'histoire et la beauté du Québec lui valaient déjà à ce moment-là d'être « l'une des destinations touristiques les plus populaires d'Amérique du Nord ». Les touristes étaient, semble-t-il, fascinés par l'histoire de la ville de Québec, le *Gibraltar de l'Amérique*, l'hospitalité des Montréalais et l'attente des rapides du Saint-Laurent... Comme quoi l'histoire, même touristique, a une certaine continuité. Je cite : « Le mélange de charme vieillot et de confort moderne ont incité des millions de touristes de tous les pays à parcourir les berges du Saint-Laurent. »

Thomas Cook lui-même n'échappa pas au « charme irrésistible » du Québec. Pour sa part, Lady Mary Duffus Hardy décrit ainsi ses premières impressions de la Vieille-Capitale en 1881 : « Nous en avions entendu parler, avions lu sur cette ville, étions au courant de toutes les vicissitudes (sic) qu'on lui avait fait subir,



Prise en 1886, cette photo montre un train de la compagnie de chemin de fer se dirigeant vers l'Ouest canadien.

avons admiré les beautés de la trace du temps en images, mais nous faisons maintenant face à la réalité. Nous pouvions dorénavant voir pleinement de sa vraie beauté et n'étions même pas certains si cela ne dépassait pas nos attentes. » Beau compliment.

Montréal soulevait des réactions analogues : « Ce pays doit être vraiment plein d'énergie et de grandeur pour avoir produit une telle ville en si

peu de temps, écrivit un voyageur britannique du nom de William Morris en 1875. Dans nos vieux pays, beaucoup de villes d'égale étendue sembleraient ternes à côté de Montréal. J'ajouterais que très peu s'y compareraient avantagusement. » O temps, suspends ton vol...

L'exposition *Témoignages de voyageurs* parcourra le Québec à l'automne. Surveillez les journaux pour en connaître les lieux et dates.

TOURISME / excursion

Brèves images californiennes

Normand Cazelas

LA CALIFORNIE, c'est l'incarnation du rêve américain. Devenu le rêve tout court, Silicone Valley et les ordinateurs, Hollywood et le cinéma, San Francisco et la contre-culture, tout s'y est passé plusieurs années avant le reste de l'Amérique. Et du monde. À cinq heures d'avion à peine.

À San Francisco, peu de touristes résistent à la tentation de sauter sur le marche-pied d'un cable-car pour se laisser emporter sur Powell Street, au son des cling-clang et d'une colline à l'autre, vers le Chinatown — le plus important d'Amérique — ou vers Ghirardelli Square et The Cannery. Là, un bar, le Buena Vista Café, sert depuis des lunes un Irish coffee pas piqué des vers. Atmosphère garantie : tout San Francisco y va.

Pour le reste, le choix est vaste : le zoo, le Golden Gate Park, Nob Hill, Telegraph Hill, le Presidio, marcher Columbus Avenue d'un bout à l'autre, manger dans l'un des nombreux et bons restaurants chinois, indiens, français, japonais, italiens et caetera de la ville. Ou bien traverser le Gol-

den Gate Bridge (vue splendide sur la baie et le Pacifique) et partir en excursion vers Sausalito (qui n'est malheureusement plus ce qu'il était). Prévoyez un lairage ; les journées sont fraîches à San Francisco et les vents y soufflent hardiment.

Autour de San Francisco, le sol et le climat du Golden State se prêtent bien à la culture de la vigne. Des immigrants français, italiens, allemands, espagnols, attirés par cet Eldorado, ont vite su mettre à profit l'or de ses raisins. Depuis, les vignobles de Central Coast, Central Valley et Napa Valley (Napa signifiant abondance) et des six vallées très fertiles du comté de Sonoma ont gagné le respect et le palais des connaisseurs. Principaux cépages : Chardonnay, Zinfandel, Cabernet, Gewurztraminer.

La US 1 relie San Francisco et Los Angeles en longeant la côte. À faire absolument. Absolument. Le meilleur trajet va de nord en sud pour être du côté de la mer et avoir une plus large vue sur le paysage. Comptez deux jours.

Entre Monterrey et San Luis Obispo, la route — qui s'appelle Cabrinillo Highway — avance à flanc de

montagne en déliant ses lacets à plus de 200 mètres pour son festival de jazz ; un chemin à péage, The Seven-teen-Mile Drive, fait le tour de la petite péninsule de Pacific Grove, lieu d'hiver des papillons monarques qui furent si nombreux au Québec cet été.

À presque 100 ans de distance, Carmel a gardé en partie l'ambiance un peu mythique décrite par Jack London dans *The Valley of the moon*, qui retraçait les rêves des utopistes américains du siècle dernier. Plus loin, agrippé à la montagne et à Los Padres National Forest, Big Sur est connu et vénéré de tous les « alternatifs » que l'Occident a pu compter : dans ce village d'artistes, bien des courants de pensée, d'abord marginaux puis largement répandus, ont germé. Près de San Simeon et des anciennes missions espagnoles, William Randolph Hearst, richissime magnat de la presse des années '30 — *remember Orson Welles* et Citizen Kane ! —, a construit, pour une de ses belles, un domaine pour lequel *money was no object*. Un vrai délire : des meubles, des oeuvres d'art de toutes les époques, achetés partout à prix d'or pour une demeure qui n'a jamais été habitée. Visites gui-

dées et frais d'entrée.

Un cynique a dit que Los Angeles n'est pas une ville mais une autoroute. Elle n'en finit plus et mieux vaut avoir une auto pour s'y retrouver ; n'essayez surtout pas d'y circuler en taxi, vous allez vous ruiner.

Des quartiers comme Watts sont dangereux, même en plein jour, et donc à éviter. Disneyland et les studios d'Hollywood restent au goût de chacun. Une ballade du côté de Beverly Hills, de Bel Air et de Malibu peut par contre développer une frustration aiguë en raison de l'argent qui y suinte de partout, des Rolls, des Jag et des extravagantes résidences à l'abri de leurs hauts murs. Si vous devez vous attarder quelque part, faites-le à Venice Beach : boutiques très chics ou nouvel âge, restaurants surprenants, surfers en exil sur la terre ferme, champions du patin à roulettes et du roulis-roulant lancés à toute allure, gens way out ou très *straights*. Un *mix* très californien !

À l'est de L. A., vers le Nevada, s'étendent les déserts. Des vrais. Joshua Tree National Monument court les montagnes. Le désert de Mojave connaît des températures de 120 degrés Fahrenheit ; celui de Death Valley étale ses reliefs fantomatiques à

des altitudes inférieures au niveau de la mer. Mais, au printemps, ils réussissent une espèce de miracle, l'éclosion fugitive d'une myriade de fleurs multicolores. *Astonishing!*

Au seuil des zones arides, Palm Springs réserve ses surprises. Elle est le refuge de grands noms de la scène aujourd'hui à la retraite — ou sur le point de l'être : Frank Sinatra, Bob Hope, Dinah Shore. Libérez-vous et est mort dans sa demeure princière. Des gardes armés, accompagnés de chiens menaçants, surveillent ces domaines archi-luxueux. À l'entrée de la ville, plus de 2000 éoliennes tournent leurs pales en sifflant, inlassablement : elles l'alimentent en portable, lui fournissent l'électricité et irriguent ses pelouses. L'impression d'un autre monde.

Renseignements : Office de tourisme des États-Unis, (514) 861-5036.

P.S. Plusieurs transporteurs aériens proposent des forfaits sur la Californie. Ainsi, pour une septième année d'affilée, Air Canada offre le programme « Californie... séjours de rêve » incluant tarifs réduits et rabais sur les prestations terrestres (voitures de location, hébergement, attractions, excursions touristiques). American Airlines s'est associée au programme cette année.

Ces voyages sont autorisés du 1er novembre 1991 au 29 février 1992, exception faite des périodes du 19 au 24 décembre et du 27 décembre au 7 janvier. Une brochure est disponible dans la plupart des agences de voyages et bureaux d'Air Canada.

EN BREF...

Deux-Montagnes

EN COLLABORATION avec de nombreux partenaires, la Corporation de développement touristique des Deux-Montagnes a publié une carte couleurs, *Magasiner à la campagne, un mode de vie*, qui donne, pour son territoire, les coordonnées des artisans et producteurs de pommes, de petits fruits, de plantes et de fleurs, de volailles, de miel et d'érable. Une façon particulière de découvrir du pays. Renseignements : Corporation de développement touristique des Deux-Montagnes, 600, rue Dubois, Saint-Eustache, (514) 491-4444.

Amex en Pologne

APRÈS 52 ans d'absence, American Express vient d'ouvrir une agence à Varsovie. Celle-ci est située en face de l'Europejski Hotel. Les services offerts sont ceux déjà disponibles dans les autres pays : planification de voyages, réservations, carte de crédit, versements d'avances, etc.

L'Europe en train

L'EUROPE EN TRAIN est un guide qui s'adresse aux amateurs de transport ferroviaire. Couvrant 26 pays en Europe de l'Est et de l'Ouest, il leur fournit toutes les informations possibles sur les liaisons et correspondances, l'hébergement, la restauration à bon marché et les activités culturelles. (Librairie Ulysse).

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

GASPÉSIE

LES PETITES MAISONS DU PARC. Un hébergement en chalet au Parc Forillon près de Gaspé et Percé. Chalets totalement équipés, vue unique sur la mer, plage, calme, repos et intimité (un coin de paradis) 418-892-5873

QUÉBEC

LE MANOIR DU LAC DELAGE. Situé à 20 minutes au nord de Québec, au pied des Laurentides. Chambres spacieuses et suites. Piscine intérieure, sauna, bains tourbillons, mini-golf, tennis, bicyclette, badminton, randonnées pédestres. **FORFAIT COULEURS** incluant chambre, repas du soir, petit déjeuner et accès aux activités sportives : à partir de 72,00 \$ p.p. par jour, occ. double. Aussi disponible : forfait incluant équitation. RÉSERVATION : (418-2551 ou 1-800-463-2841

LAURENTIDES / VAL-DAVID

La Sapinière Val-David, Qué. Val-David 819-322-2020
Montréal 514-866-8262
Ext. de Montréal 800-567-6635
Toronto 416-889-7531
Fax 819-322-6510

Endroit désigné pour joindre affaires et plaisir
À 1 heure de Montréal — 70 chambres — Cuisine raffinée — 4 fourchettes — 5 fleurs de lys — Prestigieuse cave à vin — Sports de saison — 6 salles de conf., équip. audio-visuel complet — FORFAITS VACANCES DISPONIBLES — 2 repas par jour, semaine et fins de semaine.

ILE D'ORLÉANS

Auberge Chaumonot Ile d'Orléans Au bord du majestueux fleuve. Une magnifique Auberge « 4 Fleurs de lys » où vous trouverez une « salle à manger » Cuisine régionale, grillade et fruit de mer » chambres, piscine, Un site unique situé à St-François de l'Ile d'Orléans. Pour information ou réservation : (418) 829-2735

Auberges Romantik

ESTRIE / NORTH HATLEY

MANOIR HOVEY ★★★★★

L'héritage d'un manoir ancestral, des jardins fleuris embaumant les rives d'un lac cristallin, hébergement et cuisine haut de gamme (5 fleurs de lys et 4 fourchettes), 35 chambres exclusivement décorées, la plupart avec vue sur le lac et les combinaisons de lit à baldaquin, balcon, bain tourbillon et foyer, 2 petites plages, piscine chauffée, tous les sports nautiques et tennis; **VOILA LE MANOIR HOVEY**, idéal aussi bien pour une halte que pour un long séjour. Forfaits-vacances à partir de 85 \$/pers./jour incluant souper, petit déjeuner, service, taxe et récréation. TPS en sus. Manoir Hovey, Lac Massawippi, North Hatley, Qué., J0B 2C0. Tél.: (819) 842-2421.

CHARLEVOIX

la maison Otis

FORFAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 64 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputées, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au coeur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul. (418) 435-2255.

Une auberge de calme et de détente, située à Pointe-au-Pic, au coeur de Charlevoix. Vue imprenable sur le fleuve. Cuisine évolutive et raffinée du chef Régis Hervé, classifiée 4 Fourchettes. Forfaits semaine et fin de semaine. 418-665-3731

AUBERGE LES SOURCES
Où! Nous allons, à l'Auberge Les Sources encore cette année! Pour sa bonne table, son confort et ses prix. Un choix de qualité... Réservez tôt!

★★★★★

8 rue des Pins, C.P. 458, Pointe-au-Pic, Qc G0T 1M0 (418) 665-6952

MOTS CROISÉS DU MONDE

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III													
IV													
V													
VI													
VII													
VIII													
IX													
X													

HORIZONTALEMENT

1. Retrouve sa ville. 2. II. Amène ou regroupe. Sapho la hanta. - III. On y condamna les réformateurs. Sont d'origine. - IV. Touche même les non-convaincus. Connait son sujet. - V. Cote mal taillée. Savoir. Dieu inversé. - VI. S'étonne. S'étonne encore. Isolée en un sens. - VII. Vaincues par l'orage. Près d'expirer. - VIII. Peintre de Hollande. Peut se cueillir au jardin. - IX. Pour la marque à 5 heures. Réalisent un vœu républicain. - X. Etude des sensibilités.

VERTICALEMENT

1. Parfois bien maladroit, comme on vient de le voir avec satisfaction. - 2. Nous démant. - 3. Pour broyer du noir. En Grèce, mais en désordre. - 4. Pas pour survivre ou fait chanter, selon l'accent. - 5. Se pratique. Bien soudée. - 6. Si on en a, c'est pour la dépenser. Gros de la tête et des pieds. - 7. Article. Conclus. - 8. C'est toi,

d'une certaine façon. Met en vedette. - 9. Ensemble créateur. Se mange ou se compte. - 10. Se fait généralement doubler. On y a la fièvre. - 11. Qu'elle était belle avant la guerre! Dirigeait le état du bon sens. - 12. N'acceptera aucune reconnaissance. Tient peu de place. - 13. Le PCF?

SOLUTION DE LA SEMAINE DERNIÈRE

Horizontalement
I. Anesthésiste. - II. Camarade. Art. - III. Utile. Usagée. - IV. Purificateur. - V. Ur. Vidame. In. - VI. Natalité. Glu. - VII. Clé. EOR. Rasé. - VIII. Tins. Tirt. - IX. Esned. Comité. - X. Utilisés. Non. - XI. Ressaisirent.

Verticalement
1. Acupuncture. - 2. Naturaliste. - 3. Emir. Tennis. - 4. Saliva. Sels. - 5. Tréfilé. Dia. - 6. Ha. Idiot. Si. - 7. Educatrices. - 8. Sésame. Rosi. - 9. Ate. Rem. - 10. Sage. Gâtine. - 11. Treuils. Ton. - 12. Eternuement.

DES IDÉES, DES ÉVÉNEMENTS

Le responsable, c'était Lénine

Pierre Desjardins

Professeur de philosophie
au collège Montmorency

LE COMMUNISME n'aura-t-il été pendant plus d'un siècle qu'une vaste supercherie idéologique contraire au mieux-être de près de la moitié de la planète ? Comment comprendre alors qu'une « erreur de l'histoire » d'une telle envergure ait pu durer aussi longtemps, confondant idéologues et politiciens avertis ? Et plus largement encore, posons la question : la faillite du communisme laisse-t-elle encore une place pour un nouvel ordre social ou n'entretient-elle pas définitivement tout contrepoint viable au régime actuel de libéralisme capitaliste ?

Mais avant de répondre à ces questions il faut, je crois, commencer par examiner les origines historiques du communisme, c'est-à-dire au 19e siècle, et la théorisation qui en fut faite par la suite au milieu de ce même siècle, principalement par Marx et Engels.

En relisant *Le Capital*, par exemple, on s'aperçoit que Marx était convaincu que le développement industriel des sociétés modernes, en s'accroissant démesurément, menait tout droit à l'autodestruction et à son remplacement inéluctable par le communisme.

Une vision tronquée de l'histoire

Cette vision tronquée de l'histoire, où Marx aura surevalué la lutte des classes comme facteur de changement social, loin de se réaliser, vit au contraire l'Europe industrialisée de l'époque devenir le bastion du libéralisme économique. La naissance de grands syndicats en France, en Allemagne et en Angleterre endigua le mouvement ouvrier au point où c'est toute la théorie du matérialisme historique à prétention scientifique dûment élaborée par Marx et Engels qui devint presque caduque dès la fin du Second Empire.

Mais, de cette première erreur idéologique, naîtra une autre erreur, beaucoup plus importante celle-là, et ce sera celle qu'élaborera Lénine pour son peuple avec le communisme russe. Toutefois chez Lénine, le contexte historique est fort différent : la Russie du début du 20e siècle n'est en rien comparable à l'Europe du 19e siècle, déjà à l'époque fortement industrialisée, car le pays de Lénine sort à peine de l'ère agraire. Aussi, pour lui, l'accession au communisme ne saurait se faire toute seule, étant donné que beaucoup des éléments décisifs du matérialisme historique (lutte des classes, ouvriers d'usine exploités, bourgeoisie montante) ne s'y retrouvent pas. Ne pouvant tabler sur l'expansion des marchés ou sur la montée industrielle qui avaient déjà fait leurs ravages en Europe 50 ans auparavant, Lénine, afin de faire valoir aux classes laborieuses (principalement des paysans), les bienfaits du communisme, dut s'orienter plutôt vers un communisme « actif ».



Contrairement à ce que beaucoup de commentateurs pensent, le marxisme proposé par Lénine sera en fait une déformation de l'oeuvre de Marx. Chez lui, le communisme n'est pas comme chez Marx, un aboutissement économico-historique du capitalisme, mais, en s'évertuant en quelque sorte à devancer ses prémisses historiques, il sera l'alternative à construire.

Il était pourtant évident pour Marx que l'État socialiste, qu'il associait à la phase préliminaire du communisme, une phase uniquement transitoire, ne pouvait en aucun cas être érigée en système et constituer une fin en soi ; un tel socialisme transformé en socialisme d'État tel que, par exemple, il se pratique actuellement en France, est sacrilège

La critique sociale et les projets alternatifs sont-ils encore possibles ?

et hypocritisme d'un point de vue marxiste.

Marx, dans sa vision communiste de l'histoire, avait entrevu un moment où il n'y aurait plus de police, plus d'armées, ni aucun contrôle sur le citoyen et où le travail s'effectuerait dans la joie, par pur plaisir de travailler pour la communauté. Un moment tellement « too much » de l'histoire, que même des mots comme démocratie ou parlementarisme n'auraient plus de sens : à quoi bon en effet vouloir faire l'égalité par des lois alors que l'égalité est déjà présente entre tous... par tous !

Digne de l'idéalisme allemand

C'est d'ailleurs cette vision idyllique, tout à fait digne de l'idéalisme allemand, que contient l'expression toute mystique de Marx : « De cha-

que selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. » Il est clair que c'est nul autre chose que le triomphe définitif du rationalisme sur les inclinations naturelles humaines que nous retrouvons souhaité ici par lui.

En considérant les rapports humains comme une mécanique rationnelle, Marx, dans cet aveuglement et malgré son souci scientifique, n'aura ainsi pas pu malheureusement tirer profit des événements politiques importants qui marquèrent son époque, surtout les révolutions de 1830 et de 1848 en France. Contrairement à ce qu'avait fait Rousseau ou à ce que fera son contemporain Proudhon, pour ne citer que ceux-là, il s'enfermera dans l'ornière du traditionnel esprit germanique.

Ce que Lénine proposera donc aux classes laborieuses de son pays, c'est la révolution perpétuelle, une révolution qui ne s'arrêtera que le jour où le communisme pur sera atteint, c'est-à-dire au moment où tous les citoyens seront égaux non pas seulement devant la loi, comme en social-démocratie, mais tous égaux entre eux-mêmes, c'est-à-dire, et Lénine le savait fort bien, probablement jamais. À ceux qui, par exemple, inter-

rogeaient Lénine sur le temps nécessaire pour franchir cette première étape, celui-ci ne savait répondre que son célèbre : « Nul ne sait combien de temps cela durera... »

En donnant au communisme un sens pur bien au-delà de ce que Marx lui-même aurait pu imaginer, il le rendait en fait inaccessible et faisait entrer le peuple dans un interminable purgatoire. Détenteur de la vérité révolutionnaire devant un peuple presque analphabète et tout à fait ignorant du fonctionnement du communisme, Lénine présentera alors l'image d'un guide, et deviendra vite un messie.

Évidemment, lorsque Staline prendra le pouvoir, les choses se précipiteront et tout deviendra tragique, car la Russie passera alors d'un intello illuminé imbu du pouvoir d'État, à un paranoïde avide de tous les pouvoirs. Malheureusement Lénine, par son approche étatique centralisatrice du communisme, avait déjà mis en place tous les instruments permettant à Staline de les acquiescer relativement facilement.

C'est bien à tort, selon moi, que nous irions, comme certains l'ont fait dernièrement, chercher uniquement chez Staline les causes du désastre communiste. Car entre la dictature du prolétariat mise de l'avant par Lénine et le dictateur des prolétaires, il n'y avait qu'un pas... un pas que Staline n'hésita pas à franchir.

La fin de la critique sociale ?

Mais je m'en voudrais de terminer ce commentaire sans souligner le fait qu'en enterrant le communisme, c'est peut-être aussi d'une certaine façon beaucoup d'idéal social que l'on enterre ; car au libéralisme économique effréné, il existe maintenant de moins en moins d'alternatives présentables. Semant la famine dans plus de la moitié de l'univers, ce régime n'est pourtant pas sans défauts, et s'il prône, il est vrai, des libertés pour chacun et chacune, remarquons que celles-ci restent entièrement redevables à l'ordre économique qu'il impose.

De ce point de vue, et suite au fiasco communiste mondial, comment pourra alors se poser le problème moral que revêt cette dichotomie des biens et des mal nantis ? Plus généralement encore, posons la question : en voulant aujourd'hui éviter tous ces excès de théorisation qui eurent ainsi cours dans le passé avec le communisme marxiste et léniniste, ne risquons nous pas cependant dans le futur d'engager, et pour longtemps, toute tentative de changement social ?

Après Lavalin, l'entreprise du 3e type ?

Denis Guindon

L'auteur est membre de la firme de consultants Gendron Lefebvre

DEPUIS l'effondrement de la firme Lavalin et le rachat d'une patrie de ses avoirs par SNC, on se demande avec raison si le secteur de l'ingénierie est en crise. Lorsqu'on voit un de nos plus beaux fleurons sombrer alors que ses propriétaires avaient le haut du pavé quelques temps auparavant, on peut s'interroger à juste titre sur l'avenir de ce secteur de services qui, soit dit en passant, est l'un des seuls à afficher un excédent important dans la balance commerciale de services du Canada avec le reste du monde.

La saga Lavalin nous apprend une fois de plus la précarité de nos géants, lesquels sans le soutien de l'État sont souvent aussi fragiles que le cristal. Cette expérience nous révèle également l'influence surprenante de la conjoncture économique sur une industrie en apparence forte, mais que les liens avec le dynamisme étatique rend extrêmement vulnérable. Chose certaine, personne ne peut applaudir aux déboires de Lavalin, car plus que quiconque, Bernard Lamarre aura su faire preuve d'audace et donner à l'ingénierie québécoise toute la renommée et l'attention qu'on lui connaît à travers le monde aujourd'hui.

Avec la fusion SNC-Lavalin s'amorcent des changements importants dans le secteur de l'ingénierie. Fidèle à la tendance mondiale de la spécialisation et de la concentration des capitaux, la nouvelle entité SNC-Lavalin a vraisemblablement donné le coup d'envoi à plusieurs maillages et regroupements qui surviendront prochainement chez les firmes de petites et de moyennes tailles, et pour cause.

Les firmes d'ingénierie québécoises sont nées avec l'État moderne. La prise en main du développement économique par l'État dans les années 1960 a permis aux firmes d'ingénierie de croître grâce aux nombreux contrats d'infrastructures routières, d'ouvrages d'art et de barrages hydro-électriques.

Un peu plus tard a suivi la manne des contrats municipaux via les programmes d'infrastructures municipales, tel l'assainissement des eaux et la filtration de l'eau potable. Grâce à ces projets, le milieu de l'ingénierie québécoise a vécu une véritable frénésie qui s'est étendue de 1960 à la fin des années 1970 et a ainsi bâti sa notoriété.

Or, depuis quelques années, rien ne va plus. La croissance économique des années 1960-1970 a fait place à la morosité des années 1980-1990. Les grands projets de construction publics dont dépendent majoritairement la plupart des firmes d'ingénierie québécoises sont maintenant rarissimes. Les firmes d'ingénieurs se concurrencent partout où c'est possible et ne se limitent plus à leurs barrières géographiques naturelles.

Face à un marché interne plutôt restreint, les 25 000 ingénieurs du Québec, dont une dizaine de mille sont regroupées dans plus de 250 firmes au Québec, continueront de piaffer d'impatience. Pour survivre, ils devront impérieusement envisager l'exportation de leur savoir-faire et conquérir de nouveaux marchés, sans quoi la disette risque d'être plus longue que prévue.

Devant un marché québécois et canadien somme toute limité et un SNC-Lavalin qui a 6000 cerveaux à son emploi, il va de soi que le gouvernement québécois devra être reconnaissant envers cette firme à des milliers de bouches à nourrir et dont SNC a sauvé près de 3000 emplois.

Sur le plan du marché intérieur québécois, il y a fort à parier que les contrats majeurs qui seront octroyés par le gouvernement bénéficieront d'une oreille attentive de ce dernier lorsque SNC-Lavalin proposera ses services. Pour éviter de se partager les miettes de SNC-Lavalin, les firmes d'ingénierie de petites et moyennes tailles auront donc avantage à se mailer ou tout simplement à se fusionner. Elles pourront ainsi se placer en meilleure posture vis-à-vis de SNC-Lavalin.

Sur le plan du marché extérieur le potentiel est énorme et où la balance commerciale des services exportés par le Canada nous est favorable, il apparaît évident que les firmes d'ingénierie québécoises devront se regrouper si elles veulent être prises au sérieux lorsqu'elles auront à se frotter aux géants européens et américains.

À cet égard, le soutien de l'État pourrait être avantageusement mis à profit pour favoriser la constitution de cinq ou six grandes firmes québécoises d'envergure internationale.

En privilégiant une telle approche, nous pourrions ainsi assister à l'émergence d'entreprises dites du « troisième type », c'est-à-dire des entreprises qui, tout en conservant leur identité, s'unissent en consortium pour faire face à la concurrence étrangère. C'est là une voie qui pourrait s'avérer prometteuse pour l'avenir et qui aurait l'avantage de concentrer positivement nos énergies vers des cibles extérieures plutôt qu'intérieures.

Les Amérindiens dans l'imaginaire québécois

3— Retourner aux sources pour passer à l'âge adulte

Denis Delage

L'auteur enseigne
l'histoire et la sociologie
à l'Université Laval.
Dernière tranche d'un article
à paraître dans le numéro
d'octobre de la revue Liberté

LA CESSATION de la rivalité franco-britannique en Amérique correspond la fin des guerres sempiternelles où Canadiens et Amérindiens se retrouvaient côte à côte. Certes, la cristallisation d'un nouveau conflit entre Britanniques et Américains relancera la guerre à deux reprises (guerre et indépendance américaines et guerre de 1812) et Canadiens et autochtones combattront ensemble. Néanmoins, déjà réduite — heureusement —, l'activité guerrière cesse après 1815.

Par contre, les fondements économiques du régime britannique demeurent longtemps la traite des fourrures et, plus encore que sous le régime français, des Canadiens y participent, maintenant ainsi des rapports étroits avec les autochtones. Mais, avec la deuxième moitié du XIXe siècle, la montée du commerce du bois liée aux guerres napoléoniennes et, surtout, la poussée colonisatrice qui viendra ultérieurement finiront par déclasser complètement la traite des fourrures.

« La peur de passer pour des Sauvages »

À ce déclin des activités communes aux fins militaires ou commerciales s'ajoute la baisse constante du poids démographique des autochtones dont la population est toujours frappée de surmortalité, principalement à cause d'une vulnérabilité plus grande aux épidémies.

Tout au contraire, la population de souche eurocanadienne, dont la natalité est plus élevée et la mortalité plus faible, bénéficie d'un important afflux d'immigrants. Enfin, les lois canadiennes sur les Sauvages qui, à partir de 1850, créent un statut légal particulier pour les autochtones, pro-

che de l'apartheid par la mise sur pied de réserves et l'absence de droits civils, ajouteront encore à l'isolement des Amérindiens par rapport à la population eurocanadienne. De surcroît, sur de nombreuses réserves indiennes du Québec, l'enseignement en anglais contribuera à l'isolement avec les francophones.

Enfin, tout autant que la réduction de l'interaction, des mobiles idéologiques ont conduit les Canadiens (français) à se distancer de leurs alliés d'hier. Il y a eu d'abord la « peur de passer pour des Sauvages » et, par la suite, avec la montée du conservatisme, le recul de l'image du « bon » ou du « noble Sauvage ».

Je crois qu'autant la parenté, même fictive, même exagérée, avec les Amérindiens servait aux Canadiens à marquer leur identité face aux Français métropolitains, autant l'argument contraire servait à définir le Canadien face aux Britanniques après la Conquête.

Il semble que le scénario ait été le suivant. Les Britanniques, qui s'installent à Québec en septembre 1759, viennent de remporter une grande victoire lors de ce qu'ils appelaient les *French and Indian Wars*, c'est-à-dire lors de ces attaques qu'ils subissaient sur leurs frontières depuis près d'un siècle de la part des Canadiens et des Amérindiens, qu'ils avaient également affrontés dans de nombreuses grandes batailles.

Les Canadiens français, métissés donc barbares

Les Britanniques reconnaissent aux Canadiens leur supériorité dans la constitution des alliances avec les nations autochtones, ils savaient également que de nombreux Canadiens partageaient, bien davantage que les Britanniques ne le faisaient eux-mêmes, la vie des autochtones à la guerre, dans le commerce, les voyages, etc.

Ils eurent donc tendance à étendre à l'ensemble de la population ce qui caractérisait plus spécifiquement les gens qui étaient liés à la traite des fourrures. Ils jugeaient donc que les Canadiens étaient métissés biologi-

quement et qu'ils étaient culturellement ensauvagés.

Du coup, ils plaçaient donc les Canadiens du côté de la barbarie. Ceux-ci cherchèrent à se démarquer des Sauvages pour se rattacher à un pôle de civilisation. Outre que les Canadiens en faisaient une question d'honneur et de dignité, ils n'étaient pas sans voir des implications de plus grande importance. Si le vainqueur devait voir le vaincu en Sauvage, il allait le traiter comme tel, c'est-à-dire le dépouiller puisque les *Indiens* n'avaient pas de droits. L'argument n'était pas spécieux puisque les Acadiens venaient d'être déportés et que l'opération avait été justifiée en partie par le prétendu ensauvagement de ces derniers.

C'est également à l'intérieur de ce paradigme que se situe le débat sur les Métis : sont-ils du côté des Amérindiens qu'on est alors justifié de les dépouiller ; sont-ils plutôt du côté des colons sédentaires qu'ils ont droit à leurs terres.

Il était donc de la plus grande importance de se ranger du bon côté. Mais, en face de leurs nouveaux maîtres, les Canadiens ne pouvaient nier leur passé d'interaction et de proximité avec les premières nations. La justification par l'entreprise missionnaire allait permettre de sortir de l'impasse. Certes, les Canadiens avaient vécu près des Sauvages païens, mais c'était pour les évangéliser, pour leur apporter le flambeau de la civilisation et les lumières de la foi. Ils avaient donc représenté l'avant-garde de la civilisation dans un monde barbare.

Cette peur de passer pour des Sauvages se traduira également, à partir de 1850, par le désir des Canadiens de bien paraître aux yeux des Français métropolitains qui, à leur sujet, parlent spontanément de « créoles du Canada ». Cette crainte conduira la commission de géographie du Québec à supprimer, à partir de 1912, des milliers de noms amérindiens de la carte du Québec pour ne pas « laisser d'impressions désagréables à l'étranger ».

Cette peur répond également aux

théories évolutionnistes de l'époque qui divisent l'humanité en races inférieures, arriérées, condamnées à disparaître, et races supérieures, civilisées, porteuses de progrès et d'avenir. C'est dans ce contexte que Lionel Groulx rejettera l'idée que les Canadiens français aient du sang indien dans les veines, y voyant la malveillance de ceux qui veulent humilier son peuple. Donald B. Smith, dont je m'inspire ici, a bien analysé cette question.

L'attrait pour le *noble sauvage* ne s'est pas complètement effacé après 1760, d'autant que cette tradition se maintient en Europe jusqu'à la Révolution française pour être reprise ensuite par le courant romantique. Avec Chateaubriand notamment. Quelques auteurs d'ici s'en inspirent, tels D. Dainville, Michel et Maximilien Bibaud, mais ils rencontrent peu d'appui et, avec la montée du mouvement conservateur qui suit la défaite des patriotes, c'est l'image du Sauvage barbare et païen qui s'impose.

Question nationale et question autochtone

S'y ajoute la question nationale : le Sauvage est appelé à disparaître, par contre le Canadien français doit survivre pour mener sa mission civilisatrice. Néanmoins, chez les historiens Garneau, Ferland et Casgrain, les Amérindiens sont présents dans l'arrière-scène, on y distingue les « moins pires », les alliés et les convertis. Notre « petite histoire » est sortie tout droit de ce courant de pensée.

Enfin, la dernière rupture avec les autochtones, dans notre histoire, survient avec la Révolution tranquille et la redéfinition du groupe ethnique canadien-français en nation québécoise. Cette redéfinition eut pour effet de concentrer l'attention des historiens sur l'histoire des habitants du Québec et de mettre dans l'ombre celle qui était *hors frontières* de l'aire privilégiée des relations établies avec les autochtones en Nouvelle-France. On s'intéressait désormais à l'habitant-cultivateur plutôt

L'équipe du DEVOIR LA RÉDACTION Journalistes : à l'information générale, Josée Boileau, Jean Chartier, Yves d'Avignon, Jean-Denis Lamoureux, Jacques Grenier et Jacques Nadeau (photographies), Louis-G. L'Heureux, Caroline Montpetit, Bernard Morier, Isabelle Paré, Clément Trudel ; à l'information culturelle, Pierre Beaulieu, Paule DesRivières, Marie Laurier, Robert Lévesque, Nathalie Petrowski ; à l'information économique, Robert Dutsac, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte ; à l'information politique, Pierre O'Neill (partis politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire et éditorialiste à Québec), Michel Verne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondante parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulon (politique internationale), François Brousseau, éditeur associé (politique internationale) et responsable de la page « Idées et événements », Laurent Soumis (politique municipale), aux affaires sociales, Paul Cauchon (questions sociales), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations de travail), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (commiss), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle, Christiane Vaillant (clavistes), Denise Babin (secrétaire à la rédaction), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Isabelle Baril (secrétaire à la direction), LA DOCUMENTATION (Gilles Paré (directeur), Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa), LA PUBLICITÉ, Lise Millette (directrice), Jacqueline Avin, Caroline Bourgeois, Francine Gingras, Johanne Guibeau, Lucie Lacroix, Christiane Legault, Lise Major (publicitaires), Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon, (maquettistes), Johanne Brunet (secrétaire) L'ADMINIS-

TRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Louis Huot, Jean-Guy Lacas, Rachel Leclerc-Venne, Raymond Matte, Nathalie Perrier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Linda Thériault (secrétaire à l'administration), LE MARKETING ET SERVICE À LA CLIENTÈLE Christiane Benjamin (directrice), Monique Corbell (adjointe), Monique L'Heureux, Lise Lachapelle, Olivier Zaida, Jean-Marc Ste-Marie (superviseur aux promotions des abonnements), Louise Paquette, LES ANNONCES CLASSEES ET LES AVIS PUBLICS Yves Williams (superviseur), Marie-Hélène Aharé, Françoise Blanc, Manon Blanchette, Dominique Charbonnier, Françoise Coulombe, Sylvie Laporte, Raymond Paquin, Pierrette Rousseau (avis publics), Micheline Ruellan, Patrick Sallé, LE DEVOIR est publié par l'Imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par Imprimerie Dumont, 2743 rue Bourbeau, une division de l'Imprimerie Québecor Inc., 612, 622, 632, 642, 652, 662, 672, 682, 692, 702, 712, 722, 732, 742, 752, 762, 772, 782, 792, 802, 812, 822, 832, 842, 852, 862, 872, 882, 892, 902, 912, 922, 932, 942, 952, 962, 972, 982, 992, 1002, 1012, 1022, 1032, 1042, 1052, 1062, 1072, 1082, 1092, 1102, 1112, 1122, 1132, 1142, 1152, 1162, 1172, 1182, 1192, 1202, 1212, 1222, 1232, 1242, 1252, 1262, 1272, 1282, 1292, 1302, 1312, 1322, 1332, 1342, 1352, 1362, 1372, 1382, 1392, 1402, 1412, 1422, 1432, 1442, 1452, 1462, 1472, 1482, 1492, 1502, 1512, 1522, 1532, 1542, 1552, 1562, 1572, 1582, 1592, 1602, 1612, 1622, 1632, 1642, 1652, 1662, 1672, 1682, 1692, 1702, 1712, 1722, 1732, 1742, 1752, 1762, 1772, 1782, 1792, 1802, 1812, 1822, 1832, 1842, 1852, 1862, 1872, 1882, 1892, 1902, 1912, 1922, 1932, 1942, 1952, 1962, 1972, 1982, 1992, 2002, 2012, 2022, 2032, 2042, 2052, 2062, 2072, 2082, 2092, 2102, 2112, 2122, 2132, 2142, 2152, 2162, 2172, 2182, 2192, 2202, 2212, 2222, 2232, 2242, 2252, 2262, 2272, 2282, 2292, 2302, 2312, 2322, 2332, 2342, 2352, 2362, 2372, 2382, 2392, 2402, 2412, 2422, 2432, 2442, 2452, 2462, 2472, 2482, 2492, 2502, 2512, 2522, 2532, 2542, 2552, 2562, 2572, 2582, 2592, 2602, 2612, 2622, 2632, 2642, 2652, 2662, 2672, 2682, 2692, 2702, 2712, 2722, 2732, 2742, 2752, 2762, 2772, 2782, 2792, 2802, 2812, 2822, 2832, 2842, 2852, 2862, 2872, 2882, 2892, 2902, 2912, 2922, 2932, 2942, 2952, 2962, 2972, 2982, 2992, 3002, 3012, 3022, 3032, 3042, 3052, 3062, 3072, 3082, 3092, 3102, 3112, 3122, 3132, 3142, 3152, 3162, 3172, 3182, 3192, 3202, 3212, 3222, 3232, 3242, 3252, 3262, 3272, 3282, 3292, 3302, 3312, 3322, 3332, 3342, 3352, 3362, 3372, 3382, 3392, 3402, 3412, 3422, 3432, 3442, 3452, 3462, 3472, 3482, 3492, 3502, 3512, 3522, 3532, 3542, 3552, 3562, 3572, 3582, 3592, 3602, 3612, 3622, 3632, 3642, 3652, 3662, 3672, 3682, 3692, 3702, 3712, 3722, 3732, 3742, 3752, 3762, 3772, 3782, 3792, 3802, 3812, 3822, 3832, 3842, 3852, 3862, 3872, 3882, 3892, 3902, 3912, 3922, 3932, 3942, 3952, 3962, 3972, 3982, 3992, 4002, 4012, 4022, 4032, 4042, 4052, 4062, 4072, 4082, 4092, 4102, 4112, 4122, 4132, 4142, 4152, 4162, 4172, 4182, 4192, 4202, 4212, 4222, 4232, 4242, 4252, 4262, 4272, 4282, 4292, 4302, 4312, 4322, 4332, 4342, 4352, 4362, 4372, 4382, 4392, 4402, 4412, 4422, 4432, 4442, 4452, 4462, 4472, 4482, 4492, 4502, 4512, 4522, 4532, 4542, 4552, 4562, 4572, 4582, 4592, 4602, 4612, 4622, 4632, 4642, 4652, 4662, 4672, 4682, 4692, 4702, 4712, 4722, 4732, 4742, 4752, 4762, 4772, 4782, 4792, 4802, 4812, 4822, 4832, 4842, 4852, 4862, 4872, 4882, 4892, 4902, 4912, 4922, 4932, 4942, 4952, 4962, 4972, 4982, 4992, 5002, 5012, 5022, 5032, 5042, 5052, 5062, 5072, 5082, 5092, 5102, 5112, 5122, 5132, 5142, 5152, 5162, 5172, 5182, 5192, 5202, 5212, 5222, 5232, 5242, 5252, 5262, 5272, 5282, 5292, 5302, 5312, 5322, 5332, 5342, 5352, 5362, 5372, 5382, 5392, 5402, 5412, 5422, 5432, 5442, 5452, 5462, 5472, 5482, 5492, 5502, 5512, 5522, 5532, 5542, 5552, 5562, 5572, 5582, 5592, 5602, 5612, 5622, 5632, 5642, 5652, 5662, 5672, 5682, 5692, 5702, 5712, 5722, 5732, 5742, 5752, 5762, 5772, 5782, 5792, 5802, 5812, 5822, 5832, 5842, 5852, 5862, 5872, 5882, 5892, 5902, 5912, 5922, 5932, 5942, 5952, 5962, 5972, 5982, 5992, 6002, 6012, 6022, 6032, 6042, 6052, 6062, 6072, 6082, 6092, 6102, 6112, 6122, 6132, 6142, 6152, 6162, 6172, 6182, 6192, 6202, 6212, 6222, 6232, 6242, 6252, 6262, 6272, 6282, 6292, 6302, 6312, 6322, 6332, 6342, 6352, 6362, 6372, 6382, 6392, 6402, 6412, 6422, 6432, 6442, 6452, 6462, 6472, 6482, 6492, 6502, 6512, 6522, 6532, 6542, 6552, 6562, 6572, 6582, 6592, 6602, 6612, 6622, 6632, 6642, 6652, 6662, 6672, 6682, 6692, 6702, 6712, 6722, 6732, 6742, 6752, 6762, 6772, 6782, 6792, 6802, 6812, 6822, 6832, 6842, 6852, 6862, 6872, 6882, 6892, 6902, 6912, 6922, 6932, 6942, 6952, 6962, 6972, 6982, 6992, 7002, 7012, 7022, 7032, 7042, 7052, 7062, 7072, 7082, 7092, 7102, 7112, 7122, 7132, 7142, 7152, 7162, 7172, 7182, 7192, 7202, 7212, 7222, 7232, 7242, 7252, 7262, 7272, 7282, 7292, 7302, 7312, 7322, 7332, 7342, 7352, 7362, 7372, 7382, 7392, 7402, 7412, 7422, 7432, 7442, 7452, 7462,